

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 44.

JEUDI, 16 NOVEMBRE 1876

Prix du numéro, 7 centims. — Annonces, la ligne, 10 centims.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Nos gravures: Conflit turco-serbe; Un bateau pêcheur à Boulogne.—Bibliographie: Les souverains et les hommes d'état de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, par P. C. (suite).—Un voyage en Yacht.—Calendrier de la Puissance du Canada.—Aventures du Capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite).—Nouvelles générales.—Variétés.—Épigrammes, charades, etc.—Le Jeu de Dames.—Chronique de Québec, par Phléas Huot.—Les Canadiens de l'Ouest: Antoine Leclerc, par Joseph Tassé (suite et fin).—Faits divers.—Poésie: Promenade de trois morts. Fantaisie, par Octave Crémazie (suite et fin).—Littérature canadienne: Le Roi des Etudiants, par Vincelas-Eugène Dick (suite).

GRAVURES: Gravures qui accompagnent le texte des Aventures du capitaine Hatteras: Un bateau pêcheur déchargeant sa cargaison de harengs à Boulogne; Serbes et Turcs ayant joué un rôle dans les derniers événements.

NOS GRAVURES

Conflit Turco-Serbe.—DIPLOMATES ET GÉNÉRAUX SERBES ET TURCS. —Après les nombreux événements diplomatiques et militaires qui viennent de se succéder depuis plus de deux mois au nord des Balkans, nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant aujourd'hui les traits des hommes d'État et des généraux serbes et turcs qui se sont trouvés mêlés à tous ces faits désormais acquis à l'histoire. Voici leurs noms avec quelques détails biographiques sur chacun d'eux:

SERBIE.—Le général *Tcherniaeff*, d'origine russe, a fait toutes les campagnes du Turkestan, et est surtout connu par la prise de Tackend dans le Kokhand. Sorti du service russe pour cause de mésintelligence avec ses chefs, il s'était établi notaire à Moscou, lorsque les événements d'Orient l'ont engagé à postuler pour entrer dans l'armée serbe, où il a été accueilli ce printemps dernier, et où il commande l'armée de la Morava depuis la déclaration de guerre. Point n'est besoin de faire ici l'éloge de ce brillant et intelligent général, dont le nom est si populaire chez les Slaves, et lequel, par son courage indomptable et son énergie, tient en échec les forces immenses de la Turquie à l'aide de milices sans organisation et à peine armées.

Le général *François Zach*, dont nous avons donné une assez longue biographie dans un précédent numéro, vient de mourir des suites d'une ancienne blessure. Sa perte a été vivement sentie par l'armée serbe, dont il était le doyen d'âge et le véritable organisateur.

Le colonel *Tikonir Nikolitch*, ministre de la guerre, a fait ses études militaires au collège de cadets de Belgrade. En 1857, le colonel Nikolitch, alors lieutenant d'artillerie, fut envoyé en mission à Liège pour venir recevoir des armes destinées à l'armée serbe, et suivit les manœuvres militaires du camp de Beverloo. C'est le type le mieux réussi du véritable soldat. Son courage, son esprit ouvert et sa bonhomie lui ont acquis les sympathies de tout le monde.

Le colonel *Miloiko Lèchanin*, ex-ministre de la guerre dans le cabinet Ristich de 1875, commandait le corps d'armée du Timok. Écrasé par des forces supérieures, ce brave et malheureux officier fut obligé d'abandonner Zaitchar et la vallée du Timok. S'étant blessé en nettoyant son revolver, il a été forcé d'abandonner momentanément son commandement.

Le général *Ranko Alimpitch*, âgé de quarante-six ans, a été également directeur du collège d'artillerie de Belgrade, puis lieutenant-colonel dans l'armée régulière, et ministre des travaux publics: commande,

depuis la déclaration de guerre, l'armée de la Drina.

Le colonel *Nikiphore Jovanovitch*, élève du collège d'artillerie de Belgrade, a complété ses études en Europe, notamment en France, et est un officier du plus grand mérite.

Le colonel *Miloutine Jovanovitch*, ex-ministre de la guerre dans le cabinet Tchoumitch, est une des intelligences les plus distinguées de la Serbie. Il connaît à fond la Turquie, où il a été chargé de plusieurs missions militaires.

Le lieutenant-colonel *Costa-Boutchoritch* est également un des meilleurs élèves de l'École militaire de Belgrade.

L'archimandrite *Dutchich*, commandant l'ancienne légion de volontaires de l'armée d'Ibar, est un homme d'une cinquantaine d'années, de haute taille, aux traits offrant un remarquable assemblage d'une grande bonté jointe à une extrême énergie. D'origine herzégovinienne, il a déjà pris part à la première insurrection du Monténégro contre les Turcs, et est archimandrite (dignité religieuse qui vient immédiatement après celle d'évêque). M. Dutchich s'est, en ce moment, retiré à Belgrade, par suite d'une violente contusion reçue au genou gauche durant la bataille d'Iavor, le 8 août dernier.

M. *Jean Ristich*, ministre des affaires étrangères, est né en 1831, à Kraguevatz. Après de brillants services diplomatiques en France et en Orient, M. Ristich, tout jeune encore, fit apprécier ses brillantes capacités en obtenant, en 1867, l'évacuation de toutes les forteresses serbes, occupées jusqu'alors par les troupes turques. Lors de l'assassinat du prince Michel, il fut chargé de ramener de Paris le jeune prince Milan, alors âgé de quatorze ans, et forma, avec MM. Blasnavatz et Gravitovitch, le conseil de régence qui fonctionna jusqu'en 1872, époque de la majorité du prince Milan. A cette date, M. Ristich fut nommé au département des affaires étrangères, fonctions qu'il a conservées jusqu'à ce jour.

M. *Radivoi Milokovitch*, ministre de l'intérieur, est né en 1832, dans le district de Pojarevatz, et fit ses études de droit à Paris. A la mort du prince Michel, le conseil de régence l'appela aux fonctions de ministre de l'intérieur, qu'il échangea, un an après, contre la présidence du cabinet. M. Radivoi a fait également partie du ministère Ristich de l'an dernier, qui n'a duré qu'un mois; il y avait pris le portefeuille de la justice. C'est une intelligence politique très-remarquable et, de plus, un homme du monde dans la véritable acception du mot.

M. *Jephrem Grouitch*, ministre de l'intérieur, a également suivi les cours de la Faculté de droit de Paris, où il a obtenu la licence. Partisan décidé de la famille Ohrenovitch, M. Grouitch prit une part des plus actives à la révolution de 1858, qui renversa le prince Alexandre Karageorgevitch et rappela le prince Milan. Après avoir exercé plusieurs fonctions importantes, M. Grouitch alla, en 1868, représenter la Serbie à Constantinople. Cet homme politique est un libéral avancé, mais il est par-dessus tout un champion zélé de la légalité, et les moyens révolutionnaires lui répugnent absolument.

TURQUIE. — Le *serdar-ekram Abd-ul-Kerim Pacha*, doyen des généraux turcs,

est le généralissime des armées ottomanes en Serbie. Il possède le grade de *muchir* depuis plus de vingt-cinq ans. Il a servi en Mésopotamie, à Diarbekir, à Erzeroum. Il a pris part à la guerre de Crimée et à celle du Monténégro, sous les ordres d'Omer-Pacha. Pendant les événements de Crète, Abd-ul-Kerim-Pacha commandait le corps d'observation formé en Thessalie. Tout dernièrement, il a contribué puissamment à la répression de l'insurrection bulgare, où ses troupes se sont signalées par de si atroces cruautés.

Derrieh-Pacha, commandant le corps d'armée de Novi-Bazar, a la réputation d'un militaire résolu et fougueux. Il a assisté également à la guerre de Crimée et du Monténégro. C'est lui qui entra le premier avec son détachement à Cettigne, la capitale monténégrine. A cette occasion, il fut promu au grade de vezir. *Derrieh-Pacha* était en dernier lieu gouverneur général de la Bosnie et de l'Herzégovine lorsque la révolte a éclaté dans ces provinces.

Ahmed-Mouktar-Pacha, commandant la division d'Herzégovine, est tout jeune encore. Il a servi comme officier de l'état-major dans la dernière campagne contre le Monténégro, et il a combattu ensuite sous les ordres de Redif-Pacha contre les Asayrs, au Yemen, où il s'est distingué. C'est durant cette campagne qu'il a été promu au grade de général de brigade. *Redif-Pacha* ayant été rappelé à Constantinople, *Mouktar-Pacha* fut nommé vally du Yemen et commandant des troupes de ce vilayet, avec le grade de vezir. Quelque temps après, il était appelé au commandement en chef des troupes de l'Herzégovine et de la Bosnie, poste qu'il occupe actuellement.

Suleiman-Pacha, commandant une des divisions du corps d'armée de Nisch, est élève de l'École militaire de Pancaldi. On se rappelle la part active qu'il a prise aux derniers événements de Constantinople, qui ont amené la déchéance de feu le sultan Abd-ul-Aziz. Immédiatement après l'avènement au trône du sultan Mourad, *Suleiman-Pacha* a été promu au grade de ferik et nommé commandant de la circonscription militaire de Béchtach. Lors de la déclaration de guerre, il y reçut le commandement de la division de Charkeuy.

Echerkiz-Abdy-Pacha, commandant en chef des volontaires tcherkess, est d'origine circassienne et un des plus anciens généraux de l'armée ottomane. Il a obtenu le grade de vezir à la fin de la guerre du Monténégro, à laquelle il avait pris une part active. Il a depuis occupé plusieurs postes, et a exercé entre autres fonctions celle de vally de Scutari d'Albanie, et de ministre de la police.

Mahmoud-Pacha, général de division, commandant de l'armée d'Albanie, est un renégat d'origine hongroise. Durant cette guerre, il a été totalement écrasé à Kutchi par les Monténégrins.

A ces portraits de généraux nous joignons ceux de:

Mithad-Pacha, président du Conseil d'État;

Kaiserli-Ahmed-Pacha, grand amiral et ministre de la marine;

Sarjet-Pacha, ministre des affaires étrangères;

Hussen-Avni-Pacha, ex-serasker, assassiné par Hassan-Bey;

Raschid-Pacha, ex-ministre des affaires étrangères, lequel est également tombé sous les coups du même assassin.

Un bateau pêcheur à Boulogne.—Voilà bien des harengs frais! On les voit miroiter, étinceler sous les rayons du soleil. Ils glissent de dessous les pieds du matelot, comme de la pelle dont il se sert pour en remplir ses paniers. C'est un sable mouvant de nacre de perle. Si les poissons sont bien représentés, les mate-lots, les pêcheurs, les cordages, le pont ne le sont pas moins. Et sur le quai, l'on voit les coiffes des jolies marchandes de poisson, qui attendent leur panier de denrées pour s'en aller échanger ces poissons argentés contre des espèces sonnantes. La scène est complète et se comprend du premier coup d'œil. G.-E. D.

BIBLIOGRAPHIE

LES SOUVERAINS ET LES HOMMES D'ÉTAT DE L'ANGLETERRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1).

(Suite)

Les morts tragiques ou presque tragiques ont été fréquentes sous les règnes de Georges III et de Georges IV; la Parque fatale, comme auraient dit les anciens, tenait à jouer un rôle important dans la politique de cette époque.

C'est d'abord le ministre Perceval, assassiné dans le vestibule de la Chambre des Communes par Bellingham; c'est ensuite la princesse Charlotte, mourant avec l'héritier du trône à qui elle venait de donner le jour, ce qui détruisait les plus belles espérances de l'Angleterre; c'est le duc de Kent, mourant aussi lui presque subitement au moment où il se trouvait l'héritier présomptif, laissant la succession probable à une petite fille, la seule enfant de son tardif mariage; c'est la reine Caroline, dont nous venons de raconter la mort et les sanglantes funérailles; c'est, l'année suivante le suicide de Castlereagh, qui ne jouit point longtemps de son triomphe sur l'infortunée princesse; c'est quelques années plus tard, la mort de Canning, le rival et le successeur de Castlereagh, à l'apogée de sa gloire et de sa fortune quelques mois seulement après qu'il eut formé un ministère et atteint l'objet suprême de l'ambition d'un homme d'état; c'est enfin M. Huskisson, tué sur un chemin de fer par un accident isolé, comme il se rendait à une grande démonstration politique où il devait lutter contre son ancien collègue, le duc de Wellington, et former une nouvelle alliance avec Brougham et les whigs.

Tous ces funèbres événements s'échelonnent, il est vrai, sur un assez long espace de temps, de 1812 à 1830; mais chacun d'eux marque une crise politique, chacun d'eux est lié, comme cause ou comme conséquence, aux agitations de la vie publique.

Immédiatement après son voyage en Irlande, le roi, comme ne pouvant pas rester en place, partit pour le Hanovre, puis ensuite pour l'Écosse, où il eut à Edinbourg une splendide réception. Sir Walter Scott, l'historiographe de son couronnement, y figura.

(1) A journal of the Reigns of King George IV. and of King William IV, by the late F. Charles Greville; edited by Henry Reeve. London, 1875, 2 vols. (édition américaine). New-York: Appleton et cie., 1873, 2 vols.—Papiers et correspondances du baron Stockmar. Brunswick, 1872, 2 vols. in-8.—Le médecin de la reine Victoria.—Les souvenirs d'un conseiller de la reine Victoria, par M. Saint-René Taillandier. Revue des Deux-Mondes, 1876.

L'Irlande vit s'accroître ses malheurs ; des troubles sérieux y éclatèrent peu de temps après le départ du souverain ; la misère, et bientôt le typhus décimèrent sa population. Castlereagh, dont le nom était resté en exécution chez ses compatriotes, pour avoir réprimé, d'une manière cruelle, l'insurrection qui eut lieu lors du débarquement du général Humbert, en 1798, et pour avoir contribué puissamment à l'union législative de son pays natal avec l'Angleterre, Castlereagh sentait bien qu'il n'était point précisément l'homme qui pouvait concilier l'Irlande. Malgré que l'on fût débarrassé de l'affaire de la reine, et de la reine elle-même, bien des difficultés surgissaient et grandissaient à l'intérieur aussi bien qu'à l'étranger. Naples et l'Espagne étaient en révolution, et la sainte alliance exerçait son influence sur l'Europe avec une énergie toute puissante. La Grèce se soulevait contre la Turquie, et la situation de l'Orient ressemblait beaucoup à celle qui existe au moment même où nous écrivons. Napoléon était mort à Sainte-Hélène, quelque mois avant la princesse Caroline, et si l'Angleterre était délivrée pour toujours d'un grand sujet de crainte et d'anxiété, la sainte alliance perdait un précieux épouvantail qui lui avait permis jusque-là de poursuivre en sûreté la réaction absolutiste. Castlereagh était accusé de sympathiser avec les puissances du nord ; de fait, il avait été en tout temps un réactionnaire aussi hardi qu'opiniâtre.

La session du parlement fut extrêmement difficile. A la place des ébullitions révolutionnaires des années précédentes, une agitation constitutionnelle moins dangereuse pour l'Etat peut-être, mais dangereuse pour les ministres, se propageait régulièrement. Les questions économiques, la réforme électorale, les finances toujours embarrassées de l'Angleterre, les questions étrangères, tout était fait pour embarrasser un gouvernement que les coteries et les ambitions personnelles venaient aussi prendre à la gorge, demandant, comme cela arrive si souvent dans les rangs d'un parti, un portefeuille ou la vie ! On crut devoir concilier lord Grenville et les *Greenhillistes* dont lord Holland disait : "Toutes les denrées sont à bas prix, excepté les Grenvilles." On prit dans le gouvernement Robert Peel, qui avait déjà joué un rôle et qui devait en jouer un si grand plus tard. Déjà, en face de lui, se dressait celui qui devait être son adversaire attiré, lord John Russell, le seul de tous les acteurs de cette époque qui soit encore sur la scène aujourd'hui. Lorsqu'il a pris part récemment à l'agitation au sujet des atrocités commises par les Turcs en Bulgarie, le vétéran de la politique anglaise a dû se rappeler les affaires de la Grèce en 1822 (2). C'était, de la part de l'opposition, la même exploitation d'un sentiment public, honorable et généreux, de la part du parti tory les mêmes atténuations, les mêmes déguisements des horreurs que l'on rapportait.

Lord John Russell s'était emparé de la question de la réforme : il trouva pour adversaire Canning, toujours conservateur quoique mécontent. Ce fut dans cette session que le premier coup de hache fut donné dans le monstrueux édifice des fictions représentatives par l'abolition du célèbre bourg-pourri de Grampound.

Lord Liverpool, lord Londonderry (Castlereagh), le duc de Wellington, lord Bathurst sentaient toute la valeur personnelle de Canning ; mais celui-ci avait pour ennemis le souverain lui-même, lord Eldon, et toute une faction de la cour. On voyait venir le moment où il allait se tourner contre le parti, et comme il fallait à tout prix, ou le reprendre dans le cabinet ou l'éloigner, on lui offrit le poste de gouverneur-général de l'Inde. La chose était à peu près convenue, lorsqu'il voulut se signaler par une mesure importante. Avec cette teinte d'esprit chevaleresque qui l'a toujours distingué, il choisit la question de l'émancipation des catholiques, et proposa de commencer par rendre aux pairs catholiques le droit de siéger à la Chambre des Lords. Ce fut le nouveau ministre Peel

qui, dans la Chambre des Communes, s'opposa à la mesure. Il y eut une joute remarquable entre les deux orateurs. Le discours de Canning fut aussi brillant qu'habile. Il rappela en termes émus la splendeur de la grande cérémonie du couronnement du roi ; puis il ajouta : "Pensez-vous qu'il n'est pas venu à l'esprit des représentants de l'Europe appelés à contempler ce grand spectacle, à l'esprit de l'ambassadeur d'Autriche, ou de l'ambassadeur de France, à l'esprit des représentants de pays plus dévoués encore à la religion catholique, qu'à peine cette grande cérémonie terminée, le duc de Norfolk cesserait de paraître au milieu des pairs assemblés ? Qu'il devait immédiatement mettre de côté son costume officiel pour ne plus s'en servir qu'au jour éloigné—et puisse-t-il être très-éloigné !—où le couronnement d'un successeur à sa très-gracieuse Majesté nous convoquera à une nouvelle solennité ! Ainsi, après avoir montré aux pairs et au peuple d'Angleterre, aux représentants des princes et des nations de l'univers le duc de Norfolk, le premier pair du royaume, lord Clifford et d'autres qui, comme eux, représentent une longue et glorieuse lignée d'ancêtres illustres et héroïques—nous les traitons comme nous traitons les choses faites et préparées exprès pour la circonstance, comme les bannières qui flottaient au vent, comme les lustres qui flamboyaient dans l'abbaye, et avec tous ces insignes, nous les reléguons dans l'oubli comme des formes vaines et passagères ! Il leur est bien permis de plier le genou devant le roi, de baiser sa main, de porter sa traîne ou de tenir un dais au-dessus de sa tête ; il leur est bien permis de remplir les charges que l'orgueil romain assignait à nos barbares ancêtres. *purpurea tollant aula Britanni* ; mais avec la décoration du moment, ils voient disparaître toute leur importance ; leur courte gloire s'évanouit, et leur longue humilité revient à la place ; et celui qui, un jour, marche en tête du cortège des pairs du royaume, ne peut pas, au moins comme leur égal, trouver le lendemain un siège au milieu d'eux !"

Le bill fut voté par cinq voix de majorité dans les Communes, et proposé par le duc de Portland à la chambre des Lords, où lord Eldon, aussi ennemi de Canning que des catholiques, y fit avec succès une guerre acharnée. "Accordez aux catholiques cette mesure, s'écria le fanatique chancelier, et vous ne pourrez plus rien leur refuser." A l'argument dont Canning s'était servi à la chambre des Communes, que les pairs catholiques devaient les premiers être rétablis dans leurs privilèges, parce qu'entre tous les catholiques ils avaient été les derniers que l'on avait privés de leur droit, il répondit avec colère et amertume que le roi papiste était le dernier que l'on avait chassé !

Canning et M. de Châteaubriand étaient assis près l'un de l'autre à cette séance de la chambre des Lords, où le bill fut rejeté. "J'assistai, dit ce dernier dans ses *Mémoires*, à cette séance, sur le sac de laine où le *speaker* m'avait fait asseoir. M. Canning fut blessé d'une phrase du vieux chancelier : celui-ci, parlant de l'auteur du bill, s'écria avec dédain : 'On assure qu'il part pour les Indes. Ah ! qu'il y aille, ce beau gentleman, *this fine gentleman*, qu'il y aille : bon voyage !' M. Canning me dit en sortant : 'Je le retrouverai !'"

Et il le retrouva en effet plus vite qu'il ne le pensait, et là où tous deux, dans ce moment, ne s'attendaient guère à se retrouver, c'est-à-dire au sein même du Conseil Privé.

Ce fut le 12 d'août, un an et cinq jours après la mort de la reine Caroline, que Londres apprit avec terreur, sinon avec douleur, le suicide de lord Londonderry, de l'homme qui, depuis la mort de Pitt, avait joué un des plus grands rôles en Angleterre et en Europe ; de ce fameux Castlereagh, dont le nom est pour bien dire inséparable de tous les grands événements du premier empire.

Le roi venait de partir depuis deux jours pour ce voyage d'Ecosse où, nonobstant la mort tragique de son ministre, il se fit donner de si brillantes fêtes. On se

rappelle que la même chose était arrivée lors de la mort de la reine.

Depuis quelques jours, lord Londonderry avait donné des symptômes de folie ; à une audience chez le roi, à un dîner chez lui, puis dans une entrevue avec le duc de Wellington, il avait dit et fait des choses étranges. Il se croyait poursuivi par des ennemis cachés ; évidemment, il redoutait le sort de Perceval. Qui sait si quelques-unes de ces lettres anonymes que de lâches misérables font si souvent parvenir aux hommes en place, ne l'avaient point menacé d'une semblable catastrophe !

M. de Châteaubriand, qui fut vivement frappé de cette mort, paraît croire à un cas de folie tout accidentel, tout spontané, pour bien dire, et sans rapports avec la politique.

Pourquoi, dit-il dans une de ses dépêches à M. de Montmorency, lord Londonderry aurait-il attenté à ses jours ? Il n'avait ni passions, ni malheurs ; il était plus que jamais affermi dans sa place. Il se préparait à partir jeudi prochain. Il se faisait une partie de plaisir d'un voyage d'affaires (de congrès de Vérone). Il devait être de retour le 15 d'octobre pour des chasses arrangées d'avance, et auxquelles il n'avait invité. La Providence en a ordonné autrement, et lord Londonderry a suivi le duc de Richelieu.

Le congrès de Vérone était, dans le moment, la passion, la marotte du noble vicomte, ambassadeur de France à Londres. Ce ne fut que le 27 août qu'il reçut la certitude du succès de ses efforts auprès des ministres, qu'il apprit enfin qu'il serait l'un des plénipotentiaires. Comment un homme, assez heureux pour être sûr d'aller au congrès de Vérone, avait-il pu songer à partir de préférence pour l'autre monde ? Voilà ce qui frappait sans doute M. de Châteaubriand plus que toute autre chose. Quelques pages plus loin, cependant, il rappelle lui-même une circonstance qui fait voir que l'on peut bien être ministre des affaires étrangères et plénipotentiaire, et ne pas se sentir au comble de toutes les félicités.

Vous savez à présent, écrit-il à M. de Montmorency, que lord Londonderry avait donné des preuves d'aliénation mentale quelques jours avant son suicide, et que le roi même s'en était aperçu. Une petite circonstance à laquelle je n'avais pas fait attention, mais qui m'est revenue en mémoire depuis la catastrophe, mérite d'être racontée. Je suis allé voir le marquis il y a douze ou quinze jours. Contre son usage et les usages du pays, il me reçut avec familiarité dans son cabinet de toilette. Il allait se raser, et il me fit, en riant d'un rire à demi sardonique, l'éloge des rasoirs anglais. Je le complimentai sur la clôture prochaine de la session. "Oui, dit-il, il faut que cela finisse ou que je finisse."

Au risque de détruire l'effet de l'éloge des rasoirs anglais et du rire à demi sardonique, M. de Châteaubriand se voit obligé de dire, dans la même dépêche, que c'est avec un canif, et non avec un rasoir, comme il l'avait cru d'abord, que l'heureux ministre a mis fin à ses jours.

On est étonné de lire ensuite ce passage des *Mémoires* :

Tout ce que les radicaux d'Angleterre et les libéraux de France ont raconté de la mort de lord Londonderry, à savoir qu'il s'était tué par désespoir politique, sentant que les principes opposés aux siens allaient triompher, est une pure fable inventée par l'imagination des uns, l'esprit de parti et la malice des autres. Lord Londonderry n'était pas homme à se repentir d'avoir péché contre l'humanité dont il se souciait guère, ni envers les lumières du siècle pour lesquelles il avait un profond mépris : la folie était entrée par les femmes dans la famille de Castlereagh.

A la bonne heure ; mais tout cette vie agitée et difficile, tout ce que l'immense responsabilité dont il se trouvait chargé, tout ce que les haines dont il se sentait environné, ajoutaient à des dispositions naturelles, ne doit-il pas être tenu en ligne de compte ? Ne faut-il pas trop se fier, du reste, à cette impassibilité qu'ont, ou que se donnent quelquefois les hommes d'état. Même le cynisme se joue comme autre chose. Les efforts que l'on fait pour prendre ces dehors calmes et froids font tout refluer au dedans ; tel homme qui semble tropsensible aux attaques dont il est l'objet, se retrouve fort et courageux après les plus terribles épreuves. Tel autre que l'on croit cuirassé, blindé sous tous les rapports, succombe aux ravages intérieurs des atteintes dont il a su dissimuler l'effet. Voici comment Gréville raconte

l'impression produite par cette catastrophe :

Août 13.—Je suis allé à Cirencester vendredi et j'en suis revenu hier. A Hounslow, j'ai appris la mort de lord Londonderry. Quand je suis arrivé à la ville, j'ai rencontré une foule de gens qui avaient déjà pris un air de tristesse, un *visage de circonstance* (3) qui me déplut singulièrement, car il m'était trop évident que cela leur était bien égal ; de fait, s'ils avaient une impression quelconque, c'était plutôt le plaisir de voir qu'il y avait un événement, une catastrophe, qu'aucune espèce de chagrin ou de regrets pour celui qui en avait été la victime. Il paraît que lord Londonderry n'avait pas été bien pendant quelque temps ; mais il n'était point sérieusement malade ; seulement, quelques jours avant sa mort, il devint plus souffrant et paraissait bien abattu.

Il avait dit, l'autre jour, à lord Granville qu'il était excédé de fatigue, et il dit au comte de Munster qu'il se sentait très-mal. Le duc de Wellington le vit samedi, et fut tellement frappé de son état malade, qu'il lui envoya Bankhead. Celui-ci le saigna à Londres samedi ; cela parut lui faire du bien, et il s'en alla à Foot's Cray. Dimanche, il était plus mal, et l'état de prostration où ils le trouverent engagea ceux qui l'entouraient à prendre certaines précautions, qui, malheureusement, n'eurent pas le résultat voulu. Ils cachèrent ses pistolets et ses rasoirs ; mais il se procura un canif qui se trouvait dans une chambre voisine, et dans la nuit de dimanche ou de grand matin le lundi, il se coupa la gorge. Il n'y a pas d'autres ministres en ville que lord Liverpool, Viscount et le chancelier. Aucun événement n'a encore tant prêté aux conjectures, et le peu de gens qui se trouvent ici à conjecturer paraissent être d'avis que Canning n'ira pas aux Indes, mais qu'il sera appelé à remplir la place vacante.

P. C.

(A continuer.)

UN VOYAGE EN YACHT

LETTRES DE HAUTES LATITUDES, PAR LORD DUFFERIN. TRADUCTION DE T. P. BÉDARD.

Nous remercions le traducteur pour l'employé de cet ouvrage qu'il a bien voulu nous adresser. Cette traduction du livre de notre gouverneur si populaire paraît soigneusement faite. Elle est précédée d'une préface en français écrite et signée par lord Dufferin lui-même, dont le portrait photographié accompagne chaque volume. L'édition est ornée de nombreuses gravures, et, sous le rapport du papier et de l'impression, ne laisse rien à désirer.

Le prix du volume est \$1.25. Les particuliers et les libraires peuvent se procurer des exemplaires en s'adressant à la Cie. Burland- esbarats, 7, rue Bleury, Montréal.

CALENDRIER DE LA PUISSANCE DU CANADA

Le Calendrier de la Puissance du Canada, pour 1877, vient d'être publié par MM. J. B. Rolland et fils. Ce Calendrier contient non-seulement les noms et les lieux de résidence de tous les membres du clergé catholiques, classés par diocèses, mais aussi le comput ecclésiastique, les dates des fêtes mobiles, des Quatre-temps, le nombre et la date des éclipses, les heures du lever et du coucher du soleil et de la lune, etc., etc.

Tous ces renseignements en font un calendrier non-seulement utile à tout le monde, mais indispensable à toutes les personnes désireuses de suivre les fêtes de l'Eglise, qui toutes y sont mentionnées.

Il se trouve en vente chez tous les libraires et les principaux marchands au prix de cinq centimes.

—Une boutade du *Don Quichotte* :

C'était à Trouville.

Henri Monnier aperçut sur le bord de la plage un couple récemment évadé de la rue Saint-Denis.

Le monsieur, ventre en avant, s'appuyait sur sa canne, ses lunettes s'appuyaient sur son nez et son nez s'appuyait sur son menton....

La dame se carrait dans une robe à ramages couleur peau d'orange.

Tous deux contemplaient l'Océan.

—Une telle quantité d'eau, disait le mari, finit par friser le ridicule....

—Sans doute, répondit la dame, mais cela n'explique pas ce mouvement continu... les vagues... la marée....

Monnier jugea à propos d'intervenir :

(Se rappeler l'organe de Prudhomme.)

—Ce mouvement, madame, est produit par les poissons. Ces bêtes-là remuent beaucoup et produisent les vagues au moyen de leurs queues. En outre, deux fois par jour, ils se retirent au large, afin d'aller se faire pêcher, et comme ils ne pourraient rester en l'air sans périr, *la mer les suit* !...

(3) Ces mots sont en français dans le texte

(2) Lord John Russell est né en 1792 et a 84 ans.



GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE TEXTE DES "AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS"

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS PAR JULES VERNE SECONDE PARTIE LE DÉSERT DE GLACE

CHAPITRE XI.—TRACES INQUIÉTANTES

Pendant la nuit du 26 au 27 avril, le temps vint à changer ; le thermomètre baissa sensiblement, et les habitants du Doctor's-House s'en aperçurent au froid qui se glissait sous leurs couvertures ; Altamont, de garde auprès du poêle, eut soin de ne pas laisser tomber le feu, et il dut l'alimenter abondamment pour maintenir la température intérieure à cinquante degrés au-dessus de zéro (-10 centig.). Ce refroidissement annonçait la fin de la tempête, et le docteur s'en réjouissait ; les occupations habituelles allaient être reprises, la chasse, les excursions, la reconnaissance des terres ; cela mettrait un terme à cette solitude désœuvrée, pendant laquelle les meilleurs caractères finissent par s'aigrir.

Le lendemain, le docteur quitta son lit de bonne heure, et se fraya un chemin à travers les glaces amoncelées jusqu'au cône du phare. Le vent avait sauté dans le nord ; l'atmosphère était pure ; de longues nappes blanches offraient au pied leur tapis ferme et résistant. Bientôt les cinq compagnons d'hivernage eurent quitté Doctor's-House ; leur premier soin fut de dégager la maison des masses glacées qui l'encombraient ; on ne s'y reconnaissait plus sur le plateau ; il eût été impossible d'y découvrir les vestiges d'une habitation ; la tempête, comblant les inégalités du terrain, avait tout nivelé ; le sol s'était exhaussé de quinze pieds, au moins. Il fallut procéder d'abord au déblaiement des neiges, puis redonner à l'édifice une forme architecturale, raviver ses lignes engorgées et rétablir son aplomb. Rien ne fut plus facile d'ailleurs, et, après l'enlèvement des glaces, quelques coups de couteau à neige ramenèrent les murailles à leur épaisseur normale. Au bout de deux heures d'un travail soutenu, le fond de granit apparut ; l'accès des magasins de vivres et la poudrière redevint praticable. Mais comme, par ces climats incertains, un tel état de choses pouvait se reproduire d'un jour à l'autre, on refit une nouvelle provision de comestibles qui fut transportée dans la cuisine. Le besoin de viande fraîche se faisait

sentir à ces estomacs surexcités par les salaisons ; les chasseurs furent donc chargés de modifier le système échauffant d'alimentation, et ils se préparèrent à partir. Cependant, la fin d'avril n'amenait pas le printemps polaire, l'heure du renouvellement n'avait pas sonné ; les rayons du soleil, trop faibles encore, ne pouvaient fouiller ces plaines de neige et faire jaillir du sol les maigres produits de la flore boréale. On devait craindre que les animaux ne fussent rares, oiseaux ou quadrupèdes. Cependant un lièvre, quelques couples de ptarmigans, un jeune renard même, eussent figuré avec honneur sur la table de Doctor's-House, et les chasseurs résolurent de chasser avec acharnement tout ce qui passerait à portée de leur fusil. Le docteur, Altamont et Bell se chargèrent d'explorer le pays. Altamont, à en juger par ses habitudes, devait être un chasseur adroit et déterminé, un merveilleux tireur, bien qu'un peu vantard. Il fut donc de la partie, tout comme Duk, qui le valait dans son genre, en ayant l'avantage d'être moins habileur. Les trois compagnons d'aventure remontèrent par le cône de l'est et s'enfoncèrent au travers des immenses plaines blanches ; mais ils n'eurent pas besoin d'aller loin, car des traces nombreuses se montrèrent à moins de deux milles du fort ; de là, elles descendaient jusqu'au ri-

rivage de la baie Victoria, et paraissaient encercler le Fort-Providence de leurs cercles concentriques. Après avoir suivi ces piétinements avec curiosité, les chasseurs se regardèrent. "Eh bien ! dit le docteur, cela me semble clair. —Trop clair, répondit Bell ; ce sont des traces d'ours. —Un excellent gibier, répondit Altamont, mais qui me paraît pêcher aujourd'hui par sa qualité. —Laquelle ? demanda le docteur. —L'abondance, répondit l'Américain. —Que voulez-vous dire ? reprit Bell. —Je veux dire qu'il y a là des traces de cinq ours parfaitement distincts, et cinq ours, c'est beaucoup pour cinq hommes ! —Etes-vous certain de ce que vous avancez ? dit le docteur. —Voyez et jugez par vous-même : voici une empreinte qui ne ressemble pas à cette autre ; les griffes de celles-ci sont plus écartées que les griffes de celles-là. Voici le pas d'un ours plus petit. Comparez bien, et vous trouverez dans un cercle restreint les traces de cinq animaux. —C'est évident, dit Bell, après avoir examiné attentivement. —Alors, fit le docteur, il ne faut pas faire de la bravoure inutile, mais au contraire se tenir

sur ses gardes : ces animaux sont très-affamés à la fin d'un hiver rigoureux ; ils peuvent être extrêmement dangereux ; et puisqu'il n'est plus possible de douter de leur nombre...

—Ni même de leurs intentions, répliqua l'Américain.

—Vous croyez, dit-il, qu'ils ont découvert notre présence sur cette côte ?

—Sans doute, à moins que nous ne soyons tombés dans une passade d'ours ; mais alors pourquoi ces empreintes s'étendent-elles circulairement, au lieu de s'éloigner à perte de vue ? Tenez ! ces animaux-là sont venus du sud-est, ils se sont arrêtés à cette place, et ils ont commencé ici la reconnaissance du terrain.

—Vous avez raison, dit le docteur ; il est même certain qu'ils sont venus cette nuit.

—Et sans doute les autres nuits, répondit Altamont ; seulement, la neige a recouvert leurs traces.

—Non, répondit le docteur, il est plus probable que ces ours ont attendu la fin de la tempête ; poussés par le besoin, ils ont gagné du côté de la baie, dans l'intention de surprendre quelques phoques, et alors il nous auront éventés.

—C'est cela même, répondit Altamont ; d'ailleurs, il est facile de savoir s'ils reviendront la nuit prochaine.

—Comment cela ? demanda Bell.

—En effaçant ces traces sur une partie de leur parcours ; et si demain nous retrouvons des empreintes nouvelles, il sera bien évident que le Fort-Providence est le but auquel tendent ces animaux.

—Bien, répondit le docteur, nous saurons au moins à quoi nous en tenir.

Les trois chasseurs se mirent à l'œuvre, et en grattant la neige, ils eurent bientôt fait disparaître les piétinements sur un espace de cent toises à peu près.

—Il est pourtant singulier, dit Bell, que ces bêtes-là aient pu nous sentir à une pareille distance ; nous n'avons brûlé aucune substance grasseuse de nature à les attirer.

—Oh ! répondit le docteur, les ours sont doués d'une vue perçante et d'un odorat très-subtil ; ils sont, en outre, très-intelligents, pour ne pas dire les plus intelligents de tous les animaux, et ils ont flairé par ici quelque chose d'inaccoutumé.

—D'ailleurs, reprit Bell, qui nous dit que, pendant la tempête, ils ne se sont pas avancés jusqu'au plateau ?

—Alors, répondit l'Américain, pourquoi se seraient-ils arrêtés cette nuit à cette limite ?

—Oui, il n'y a pas de réponse à cela, répliqua le docteur, et nous devons croire que peu à peu ils rétréciront le cercle de leurs recherches autour du Fort-Providence.

—Nous verrons bien, répondit Altamont.

—Maintenant, continuons notre marche, dit le docteur, mais ayons l'œil au guet.

Les chasseurs veillèrent avec attention ; ils pouvaient craindre que quelque ours ne fût embusqué derrière les monticules de glace ; souvent même ils prirent des blocs gigantesques pour des animaux, dont ces blocs avaient la taille et la blancheur. Mais, en fin de compte, et à leur grande satisfaction, ils en furent pour leurs illusions.

Ils revinrent enfin à mi-côte du cône, et de là leur regard se promena inutilement depuis le cap Washington jusqu'à l'île Johnson.

Ils ne virent rien ; tout était immobile et blanc ; pas un bruit, pas un craquement.

Ils rentrèrent dans la maison de neige.

Hatteras et Johnson furent mis au courant de la situation, et l'on résolut de veiller avec la plus scrupuleuse attention. La nuit vint ; rien ne troubla son calme splendide, rien ne se fit entendre qui pût signaler l'approche d'un danger.

Le lendemain, dès l'aube, Hatteras et ses compagnons, bien armés, allèrent reconnaître l'état de la neige ; ils retrouvèrent des traces identiques à celles de la veille, mais plus rapprochées. Evidemment, les ennemis prenaient leurs dispositions pour le siège du Fort-Providence.

—Ils ont ouvert leur seconde parallèle, dit le docteur.

—Ils ont même fait une pointe en avant, répondit Altamont ; voyez ces pas qui s'avancent vers le plateau ; ils appartiennent à un puissant animal.

—Oui, ces ours nous gagnent peu à peu, dit Johnson ; il est évident qu'ils ont l'intention de nous attaquer.

—Cela n'est pas douteux, répondit le docteur ; évitons de nous montrer. Nous ne sommes pas de force à combattre avec succès.

—Mais où peuvent être ces damnés ours ? s'écria Bell.

—Derrière quelques glaçons de l'est, d'où ils nous guettent ; n'allons pas nous aventurer imprudemment.

—Et la chasse ? fit Altamont.

—Remettons-là à quelques-jours, répondit le docteur ; effaçons de nouveau les traces les plus rapprochées, et nous verrons demain matin si elles se sont renouvelées. De cette façon, nous serons au courant des manœuvres de nos ennemis.

Le conseil du docteur fut suivi, et l'on revint se caser dans le fort ; la présence de ces terribles bêtes empêchait toute excursion. On surveilla attentivement les environs de la baie Victoria. Le phare fut abattu ; il n'avait aucune utilité actuelle et pouvait attirer l'attention des animaux ; le fanal et les fils électriques furent serrés dans la maison ; puis, à tour de rôle, chacun se mit en observation sur le plateau supérieur.

C'était de nouveaux ennemis de solitude à

subir ; mais le moyen d'agir autrement ? On ne pouvait pas se compromettre dans une lutte si inégale, et la vie de chacun était trop précieuse pour la risquer imprudemment. Les ours, ne voyant plus rien, seraient peut-être dépistés, et s'ils se présentaient isolément pendant les excursions, on pourrait les attaquer avec chance de succès.

Cependant cette inaction était relevée par un intérêt nouveau : il y avait à surveiller, et chacun ne regrettait pas d'être un peu sur le qui-vive.

La journée du 28 avril se passa sans que les ennemis eussent donné signe d'existence. Le lendemain, on alla reconnaître les traces avec un vif sentiment de curiosité, qui fut suivi d'exclamations d'étonnement.

Il n'y avait plus un seul vestige, et la neige déroulait au loin son tapis intact.

—Bon ! s'écria Altamont, les ours sont dépistés ! ils n'ont pas eu de persévérance ! ils se sont fatigués d'attendre ! ils sont partis ! Bon voyage ! et maintenant en chasse !

—Eh ! eh ! répliqua le docteur, qui sait ? Pour plus de sûreté, mes amis, je vous demande encore un jour de surveillance. Il est certain que l'ennemi n'est pas revenu cette nuit, du moins de ce côté...

—Faisons le tour du plateau, dit Altamont, et nous saurons à quoi nous en tenir.

—Volontiers, dit le docteur.

Mais on eut beau relever avec soin tout l'espace dans un rayon de deux milles, il fut impossible de retrouver la moindre trace.

—Eh bien, chassons-nous ? demanda l'impatient Américain.

—Attendons à demain, répondit le docteur.

—A demain donc, répondit Altamont, qui avait de la peine à se signer.

On rentra dans le fort. Cependant, comme la veille, chacun dut, pendant une heure, aller reprendre son poste d'observation.

Quand le tour d'Altamont arriva, il alla relever Bell au sommet du cône.

Dès qu'il fut parti, Hatteras appela ses compagnons autour de lui. Le docteur quitta son cahier de notes, et Johnson ses fourreaux.

On pouvait croire qu'Hatteras allait causer des dangers de la situation ; il n'y pensait même pas.

—Mes amis, dit-il, profitons de l'absence de cet Américain pour parler de nos affaires ; il y a des choses qui ne peuvent le regarder, et dont je ne veux pas qu'il se mêle.

Les interlocuteurs du capitaine se regardèrent, ne sachant pas où il voulait en venir.

—Je désire, dit-il, m'entendre avec vous sur nos projets futurs.

—Bien, bien, répondit le docteur ; causons, puisque nous sommes seuls.

—Dans un mois, reprit Hatteras, dans six semaines au plus tard, le moment des grandes excursions va revenir. Avez-vous pensé à ce qu'il conviendrait d'entreprendre pendant l'été ?

—Et vous, capitaine ? demanda Johnson.

—Moi, je puis dire que pas une heure de ma vie ne s'écoule, qui ne me trouve en présence de mon idée. J'estime que pas un de vous n'a l'intention de revenir sur ses pas ?

Cette insinuation fut laissée sans réponse immédiate.

—Pour mon compte, reprit Hatteras, dussé-je aller seul, j'irai jusqu'au pôle nord ; nous en sommes à trois cent soixante milles au plus. Jamais hommes ne s'approchèrent autant de ce but désiré, et je ne perdrai pas une pareille occasion sans avoir tout tenté, même l'impossible. Quels sont vos projets à cet égard ?

—Les vôtres, répondit vivement le docteur.

—Et les vôtres, Johnson ?

—Ceux du docteur, répondit le maître d'équipage.

—A vous de parler, Bell, dit Hatteras.

—Capitaine, répondit le charpentier, nous n'avons pas de famille qui nous attende en Angleterre, c'est vrai, mais enfin le pays, c'est le pays ! ne pensez-vous donc pas au retour ?

—Le retour, reprit le capitaine, se fera aussi bien après la découverte du pôle. Même mieux. Les difficultés ne seront pas accrues, car, en remontant, nous nous éloignons des points les plus froids du globe. Nous avons pour longtemps encore du combustible et des provisions. Rien ne peut donc nous arrêter, et nous serions coupables de n'être pas allés jusqu'au bout.

—Eh bien, répondit Bell, nous sommes tous de votre opinion, capitaine.

—Bien, répondit Hatteras. Je n'ai jamais douté de vous. Nous réussirons, mes amis, et l'Angleterre aura toute la gloire de notre succès.

—Mais il y a un Américain parmi nous, dit Johnson.

Hatteras ne put retenir un geste de colère à cette observation.

—Je le sais, dit-il d'une voix grave.

—Nous ne pouvons l'abandonner ici, reprit le docteur.

—Non ! nous ne le pouvons pas ? répondit machinalement Hatteras.

—Et il viendra certainement !

—Oui ! il viendra ! mais qui commandera ?

—Vous, capitaine.

—Et si vous m'obéissez, vous autres, ce Yankee refusera-t-il d'obéir ?

—Je ne le pense pas, répondit Johnson ; mais enfin, s'il ne voulait pas se soumettre à vos ordres ?

—Ce serait alors une affaire entre lui et moi.

Les trois Anglais se turent en regardant Hatteras. Le docteur reprit la parole.

—Comment voyagerons-nous ? dit-il.

—En suivant la côte autant que possible, répondit Hatteras.

—Mais si nous trouvons la mer libre, comme cela est possible ?

—Eh bien, nous la franchirons.

—De quelle manière ? nous n'avons pas d'embarcation.

Hatteras ne répondit pas ; il était visiblement embarrassé.

—On pourrait peut-être, dit Bell, construire une chaloupe avec les débris du *Porpoise*.

—Jamais ! s'écria violemment Hatteras.

—Jamais ! fit Johnson.

Le docteur secouait la tête ; il comprenait la répugnance du capitaine.

—Jamais, reprit ce dernier. Une chaloupe faite avec le bois d'un navire américain serait américaine !...

—Mais, capitaine... reprit Johnson.

Le docteur fit signe au vieux maître de ne pas insister en ce moment. Il fallait réserver cette question pour un moment plus opportun ; le docteur, tout en comprenant les répugnances d'Hatteras, ne les partageait pas, et il se promit bien de faire revenir son ami sur une décision aussi absolue.

Il parla donc d'autre chose, de la possibilité de remonter la côte directement jusqu'au nord, et de ce point inconnu du globe qu'on appelle le pôle boréal.

Bref, il détourna les côtés dangereux de la conversation, jusqu'au moment où elle se termina brusquement, c'est-à-dire à l'entrée d'Altamont.

Celui-ci n'avait rien à signaler.

La journée finit ainsi, et la nuit se passa tranquillement. Les ours avaient évidemment disparu.

CHAPITRE XII.—LA PRISON DE GLACE

Le lendemain, il fut question d'organiser une chasse à laquelle devaient prendre part Hatteras, Altamont et le charpentier ; les traces inquiétantes ne s'étaient pas renouvelées, et les ours avaient décidément renoncé à leur projet d'attaque, soit par frayeur de ces ennemis inconnus, soit que rien de nouveau ne leur eût révélé la présence d'être animés sous ce massif de neige.

Pendant l'absence des trois chasseurs, le docteur devait pousser jusqu'à l'île Johnson, pour reconnaître l'état des glaces, et faire quelques relevés hydrographiques. Le froid se montrait très-vif, mais les hiverneurs le supportaient bien ; leur épiderme était fait à ces températures exagérées.

Le maître d'équipage devait rester à Doctor's House, en un mot garder la maison.

Les trois chasseurs firent leurs préparatifs de départ ; ils s'armèrent chacun d'un fusil à deux coups, à canon rayé et à balles coniques ; ils prirent une petite provision de pemmican, pour le cas où la nuit les surprendrait avant la fin de leur excursion ; ils portaient en outre l'inséparable couteau à neige, le plus indispensable outil de ces régions, et une hachette s'enfonçait dans la ceinture de leur jaquette en peau de daim.

Ainsi équipés, vêtus, armés, ils pouvaient aller loin, et, adroits et audacieux, ils devaient compter sur le bon résultat de leur chasse.

Ils furent prêts à huit heures du matin, et partirent. Duk les précédait en gambadant ; ils remontèrent le cône du phare, et s'enfoncèrent dans les plaines du sud bornées par le Bell-Mount.

De son côté, le docteur, après être convenu avec Johnson d'un signal d'alarme en cas de danger, descendit vers le rivage, de manière à gagner les glaces multiformes qui hérissaient la baie Victoria.

Le maître d'équipage demeura seul au Fort-Providence, mais non oisif. Il commença par donner la liberté aux chiens groenlandais qui s'agitaient dans le Dog-Palace ; ceux-ci, enchantés, allèrent se rouler sur la neige. Johnson ensuite s'occupa des détails du ménage. Il avait à renouveler le combustible et les provisions, à mettre les magasins en ordre, à raccommoder maint ustensile brisé, à reprendre les couvertures en mauvais état, à refaire des chaussures pour les longues excursions de l'été. L'ouvrage ne manquait pas, et le maître d'équipage travaillait avec cette habileté du marin auquel rien n'est étranger des métiers de toutes sortes.

En s'occupant, il réfléchissait à la conversation de la veille ; il pensait au capitaine, et surtout à son entêtement, très-héroïque et très-honorable après tout, de ne pas vouloir qu'un Américain, même une chaloupe américaine, atteignit avant lui ou avec lui le pôle du monde.

—Il me semble difficile pourtant, se disait-il, de passer l'océan sans bateau, et si nous avons la pleine mer devant nous, il faudra bien se rendre à la nécessité de naviguer. On ne peut pas faire trois cents milles à la nage, fit-on le meilleur Anglais de la terre. Le patriotisme a des limites. Enfin, on verra. Nous avons encore du temps devant nous ; monsieur Clawbonny n'a pas dit son dernier mot dans la question ; il est adroit ; et c'est un homme à faire revenir le capitaine sur son idée. Je gage même qu'en allant du côté de l'île, il jettera un coup d'œil sur les débris du *Porpoise*, et saura au juste ce qu'on en peut faire.

Johnson en était là de ses réflexions, et les chasseurs avaient quitté le fort depuis une heure, quand une détonation forte et claire retentit à deux ou trois milles sous le vent.

—Bon ! se dit le vieux marin, ils ont trouvé quelque chose, et sans aller trop loin, puisqu'on les entend distinctement. Après cela, l'atmosphère est si pure !

Une seconde détonation, puis une troisième se répétèrent coup sur coup.

—Allons, reprit Johnson, ils sont arrivés au bon endroit.

Trois autres coups de feu plus rapprochés éclatèrent encore.

—Six coups ! fit Johnson, leurs armes sont déchargées maintenant. L'affaire a été chaude ! Est-ce que par hasard ?...

A l'idée qui lui vint, Johnson pâlit ; il quitta rapidement la maison de neige, et gravit en quelques instants le coteau jusqu'au sommet du cône.

Ce qu'il vit le fit frémir.

—Les ours ! s'écria-t-il.

Les trois chasseurs, suivis de Duk, revenaient à toutes jambes, poursuivis par cinq animaux gigantesques ; leurs six balles n'avaient pu les abattre ; les ours gagnaient sur eux ; Hatteras, resté en arrière, ne parvenait à maintenir sa distance entre les animaux et lui qu'en lançant peu à peu son bonnet, sa hachette, son fusil même. Les ours s'arrêtaient, suivant leur habitude, pour flairer l'objet jeté à leur curiosité, et perdaient un peu de ce terrain sur lequel il eussent dépassé le cheval le plus rapide.

Ce fut ainsi qu'Hatteras, Altamont, Bell, éprouvés par leur course, arrivèrent près de Johnson, et, du haut du talus, ils se laissèrent glisser avec lui jusqu'à la maison de neige.

Les cinq ours les touchaient presque, et de son couteau le capitaine avait dû parer un coup de patte qui lui fut violemment porté.

En un clin d'œil, Hatteras et ses compagnons furent renfermés dans la maison. Les animaux s'étaient arrêtés sur le plateau supérieur formé par la troncature du cône.

—Enfin, s'écria Hatteras, nous pourrions nous défendre plus avantageusement, cinq contre cinq !

—Quatre contre cinq ! s'écria Johnson d'une voix terrifiée.

—Comment ? fit Hatteras.

—Le docteur ! répondit Johnson, en montrant le salon vide.

—Eh bien !

—Il est du côté de l'île.

—Le malheureux ! s'écria Bell.

—Nous ne pouvons l'abandonner ainsi, dit Altamont.

—Courons ! fit Hatteras.

Il ouvrit rapidement la porte, mais il eut à peine le temps de la refermer ; un ours avait failli lui briser le crâne d'un coup de griffe.

—Ils sont là ! s'écria-t-il.

—Tous ? demanda Bell.

—Tous ! répondit Hatteras.

Altamont se précipita vers les fenêtres, dont il combla les baies avec des morceaux de glace enlevés aux murailles de la maison. Ses compagnons l'imitèrent sans parler ; le silence ne fut plus interrompu que par les jappements sourds de Duk.

Mais, il faut le dire, ces hommes n'avaient qu'une seule pensée ; ils oubliaient leur propre danger, et ne songeaient qu'au docteur. A lui, non à eux. Pauvre Clawbonny ! si bon, si dévoué, l'âme de cette petite colonie ! pour la première fois, il n'était pas là ; des périls extrêmes, une mort épouvantable peut-être l'attendait, car, son excursion terminée, il reviendrait tranquillement au Fort-Providence, et se trouverait en présence de ces féroces animaux.

Et nul moyen de le prévenir !

—Cependant, dit Johnson, ou je me trompe fort, ou il doit être sur ses gardes ; vos coups de feu répétés ont dû l'avertir, et il ne peut manquer de croire à quelque événement extraordinaire.

—Mais s'il était loin alors, répondit Altamont, et s'il n'a pas compris ? Enfin, sur dix chances, il y en a huit pour qu'il revienne sans se douter du danger ! Les ours sont abrités par l'escarpement du fort, et il ne peut les apercevoir !

—Il faut donc se débarrasser de ces dangereuses bêtes avant son retour, répondit Hatteras.

—Mais comment ? fit Bell.

La réponse à cette question était difficile. Tenter une sortie paraissait impraticable. On avait eu soin de barricader le couloir, mais les ours pouvaient avoir facilement raison de ces obstacles, si l'idée leur en prenait ; ils savaient à quoi s'en tenir sur le nombre et la force de leurs adversaires, et il leur serait aisé d'arriver jusqu'à eux.

Les prisonniers s'étaient postés dans chacune des chambres de Doctor's House afin de surveiller toute tentative d'évasion ; en prêtant l'oreille, ils entendaient les ours aller, venir, grogner sourdement, et gratter de leurs énormes pattes les murailles de neige.

Cependant il fallait agir ; le temps pressait. Altamont résolut de pratiquer une meurtrière, afin de tirer sur les assaillants ; en quelques minutes, il eut creusé une sorte de trou dans le mur de glace ; il y introduisit son fusil ; mais à peine l'arme passa-t-elle au dehors, qu'elle lui fut arrachée des mains avec une puissance irrésistible, sans qu'il pût faire feu.

—Diable ! s'écria-t-il, nous ne sommes pas de force.

Et il se hâta de reboucher la meurtrière.

Cette situation durait depuis une heure, et rien n'en faisait prévoir le terme. Les chances d'une sortie furent encore discutées ; elles étaient faibles, puisque les ours ne pouvaient être combattus séparément. Néanmoins, Hatteras et ses compagnons, pressés d'en finir, et il faut le dire, très-confus d'être ainsi tenus en prison par des bêtes, allaient tenter une attaque directe, quand le capitaine imagina un nouveau moyen de défense.

Il prit le poker (1) qui servait à Johnson à

(1) Longue tige de fer destinée à attiser le feu des fourneaux.

dégager ses fourneaux, et le plongea dans le brasier du poêle ; puis il pratiqua une ouverture dans la muraille de neige, mais sans la prolonger jusqu'au dehors, et de manière à conserver extérieurement une légère couche de glace.

Ses compagnons le regardaient faire. Quand le poker fut rouge à blanc, Hatteras prit la parole et dit : " Cette barre incandescente va me servir à repousser les ours qui ne pourront la saisir, et à traverser la muraille ; il sera facile de faire un feu nourri contre eux, sans qu'ils puissent nous arracher nos armes.

— Bien imaginé ! s'écria Bell, en se postant près d'Altamont.

Alors Hatteras, retirant le poker du brasier, l'enfonça rapidement dans la muraille. La neige, se vaporisant à son contact, siffla avec un bruit assourdissant. Deux ours accoururent, saisirent la barre rougie, et poussèrent un hurlement terrible, au moment où quatre détonations retentissaient coup sur coup.

— Touchés ? s'écria l'Américain.

— Touchés ! riposta Bell.

— Recommencons, dit Hatteras, en rebouchant momentanément l'ouverture.

Le poker fut plongé dans le fourneau ; au bout de quelques minutes, il était rouge.

Altamont et Bell revinrent prendre leur place, après avoir rechargé les armes ; Hatteras rétablit la meurtrière, et y introduisit de nouveau le poker incandescent.

Mais cette fois une surface impénétrable l'arrêta.

— Malédiction ! s'écria l'Américain.

— Qu'y a-t-il ? demanda Johnson.

— Ce qu'il y a ! il y a que ces maudits animaux entassent blocs sur blocs, qu'ils nous murent dans notre maison, qu'ils nous enterrent vivants !

— C'est impossible !

— Voyez, le poker ne peut traverser ! cela finit par être ridicule, à la fin !

Plus que ridicule, cela devenait inquiétant. La situation empirait. Les ours, en bêtes très-intelligentes, employaient ce moyen pour étouffer leur proie. Ils entassaient les glaçons de manière à rendre toute fuite impossible.

— C'est dur ! dit le vieux Johnson d'un air très-mortifié. Que des hommes vous traitent ainsi, passe encore, mais des ours !

Après cette réflexion, deux heures s'écoulaient sans amener de changement dans la situation des prisonniers ; le projet de sortir était devenu impraticable ; les murailles épaissies arrêtaient tout bruit extérieur. Altamont se promenait avec l'agitation d'un homme audacieux qui s'exaspère de trouver un danger supérieur à son courage. Hatteras songeait avec effroi au docteur, et au péril très-sérieux qui le menaçait à son retour.

— Ah ! s'écria Johnson, si monsieur Clawbonny était ici !

— Eh bien ! que ferait-il ? répondit Altamont.

— Oh ! il saurait bien nous tirer d'affaire !

— Et comment ? demanda l'Américain avec humeur.

— Si je le savais, répondit Johnson, je n'aurais pas besoin de lui. Cependant, je devine bien quel conseil il nous donnerait en ce moment !

— Lequel ?

— Celui de prendre quelque nourriture ! cela ne peut pas nous faire de mal. Au contraire. Qu'en pensez-vous, monsieur Altamont ?

— Mangeons, si cela vous fait plaisir, répondit ce dernier, quoique la situation soit bien sotte, pour ne pas dire humiliante.

— Je gage, dit Johnson, qu'après dîner, nous trouverons un moyen quelconque de sortir de là.

On ne répondit pas au maître d'équipage, mais on se mit à table.

Johnson, élevé à l'école du docteur, essaya d'être philosophe dans le danger, mais il n'y réussit guère ; ses plaisanteries lui restaient dans la gorge. D'ailleurs, les prisonniers commençaient à se sentir mal à leur aise ; l'air s'épaississait dans cette demeure hermétiquement fermée ; l'atmosphère ne pouvait se refaire à travers le tuyau des fourneaux qui tiraient mal, et il était facile de prévoir que, dans un temps fort limité, le feu viendrait à s'éteindre ; l'oxygène, absorbé par les poumons et le foyer, ferait bientôt place à l'acide carbonique, dont on connaît la mortelle influence.

Hatteras s'aperçut le premier de ce nouveau danger ; il ne voulut point le cacher à ses compagnons.

— Alors, il faut sortir à tout prix ! répondit Altamont.

— Oui ! reprit Hatteras ; mais attendons la nuit ; nous ferons un trou à la voûte, cela renouvellera notre provision d'air ; puis, l'un de nous prendra place à ce poste, et de là il fera feu sur les ours.

— C'est le seul parti à prendre, répliqua l'Américain.

Ceci convenu, on attendit le moment de tenter l'aventure, et pendant les heures qui suivirent, Altamont n'épargna pas ses imprécations contre un état de choses dans lequel, disait-il, " des ours et des hommes étant donnés, ces derniers ne jouaient pas le plus beau rôle. "

(A continuer)

NOUVELLES GÉNÉRALES

Londres, 6.—Une dépêche de Rome annonçant la mort du cardinal Antonelli, dit aussi que le cardinal Constantine Patrizi, vicaire-général de Sa Sainteté le Pape, fut à l'article de la mort.

Un télégramme de Rome, reçu hier, annonce la mort du cardinal Antonelli, secrétaire d'Etat du Souverain Pontife.

Le cardinal Giacomo Antonelli est né à Sonnino, près de Terracine, le 2 avril 1806 et descend d'une ancienne famille de la Romagne. Son père était un simple bucheron. Il fit ses études au grand séminaire de Rome où il fut remarqué, et devint, après avoir reçu les ordres, l'un des favoris de Grégoire XVI, qui le nomma prélat, puis assesseur au tribunal criminel supérieur, puis délégué à Orvieto, à Viterbe et à Macerata. En 1841, il devint sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur, second trésorier en 1844 et, l'année suivante, grand trésorier des deux chambres apostoliques (ministre des finances), à la place de Tosti. Pie IX le fit cardinal le 12 juin 1847.

Le cardinal Antonelli était devenu doyen de l'ordre des cardinaux-diacres.

Rome, 9.—Le cardinal Antonelli a été inhumé mardi dans la mausolée de sa famille, au cimetière Saint-Laurent.

Londres, 9.—La frégate Nelson, de 7,000 tonneaux, avec une force motrice de 6,000 chevaux et 20 canons, a été lancée samedi à Glasgow.

Londres, 6.—Une dépêche de Belgrade au Times mande que le général Tcherniaïeff doit rester en Russie pendant l'armistice. Les officiers russes croient que plusieurs centaines de leurs compatriotes ont été tués dans les environs de la Morava.

Une dépêche spéciale de Belgrade au Standard dit que les officiers russes blessés ont été volés et tués par ceux qui avaient été chargés de les transporter aux ambulances.

Charleston, Caroline du Sud, 8.—Il y a eu ici, vers 7 heures, une rixe sanglante entre les noirs et les blancs. Les noirs, mécontents d'apprendre les nouvelles défavorables aux républicains, se sont réunis dans Broad Street et ont commencé à tirer sur les blancs avec des pistolets et des carabines, mais les blancs ont riposté, et finalement les troupes sont arrivées, ont dispersé la foule et font actuellement la patrouille dans les rues.

Le jeune M. Walter, fils d'un riche marchand de coton, a été tué et une douzaine d'autres blancs ont été blessés.

Ottawa 9.—M. R. Lullamme a été assermenté aujourd'hui comme ministre du revenu de l'intérieur.

La résidence de l'hon. M. Huntington, rue Metcalf, a été détruite en partie par un incendie la nuit dernière. Les pertes sont de \$2,000.

Québec, 9.—L'honorable A. A. Dorion, juge-en-chef pour la province de Québec, a été assermenté à trois heures cette après-midi à l'Hôtel du Gouvernement comme administrateur de la province pendant la maladie du lieutenant-gouverneur. La commission a été lue par M. Fortin, greffier du conseil exécutif, en présence des ministres, du maire de la cité, et de M. Meredith, député ministre de l'intérieur.

Nous apprenons avec plaisir que Son Excellence le lieutenant-gouverneur de la province de Québec est entré en convalescence et qu'on espère sous peu son complet établissement.

Québec, 10 novembre.—Le parlement de Québec a été ouvert avec le cérémonial ordinaire.

Son honneur le juge-en-chef Dorion, nommé administrateur de la province de Québec durant la maladie de Son Excellence le lieutenant-gouverneur Caron, se rendit à la Chambre à trois heures, où il fut reçu par une garde d'honneur de la batterie B et un détachement de la police provinciale sous le commandement du capitaine Heigham.

Son Honneur se rendit au conseil législatif et prit place sur le fauteuil entouré de plusieurs officiers parmi lesquels se trouvaient le lieutenant Strange, le lieutenant-colonel Duchesnay, député adjutant-général, le lieutenant-colonel Vohl, le lieutenant-colonel Turnbull, le major Amyot, le lieutenant Dean, etc., et.

Dans la salle du conseil, on remarquait les notabilités de Québec : Sa Grandeur Mgr. Taschereau, le Grand-Vicaire Cazeau, les honorables Taschereau, Wilfrid Dorion, Meredith et Tessier ; Son honneur le maire Murphy et madame Murphy, le Révérend M. Housman, etc., etc.

Son honneur le juge Dorion, après avoir requis la présence des membres de la Chambre d'assemblée, déclara que l'hon. M. Fortin ayant résigné sa position d'Orateur, la Chambre était appelée à faire une nouvelle élection, et que demain il se rendrait dans la salle du Conseil pour prononcer le discours du Trône.

La chambre se réunit ensuite sous la présidence de M. Muir, greffier de l'Assemblée Législative, et l'hon. M. Angers, secondé par l'hon. M. Chapleau, proposa que M. Louis Beaubien, député d'Hochelega, soit nommé Orateur.

M. Angers, puis M. Chapleau firent l'éloge de M. Beaubien, dont la nomination fut unanime.

Sherbrooke, 11, 4 heures du matin.—Un violent incendie a éclaté à 10 heures 15 minutes, dans la fabrique de conserves alimentaires, "Canadian meat and produce Company." Le corps du logis principal est entièrement détruit. Cause supposée de l'incendie, une lampe renversée.

A minuit et demi, on s'était rendu maître du feu. Assurance \$80,000 dans 17 compagnies différentes. Pas une compagnie ne perd plus de \$5,000.

Philadelphie, 10.—Le président Grant a formellement accompli la clôture de l'Exposition du Centenaire. Une salve de 13 coups de canon

fut tirée, le Te-Deum fut chanté, l'hymne national exécuté, et le président, ayant fait signe de la main d'arrêter la grande machine Corliss, a déclaré close l'Exposition. Les édifices seront encore ouverts cependant pour dix jours.

New-York, 11.—L'élection du Président des Etats-Unis n'est pas encore positivement décidée ; mais, selon toute probabilité, Tilden sera victorieux, mais à une faible majorité, sur le candidat républicain, Hayes. On craint des émeutes lorsque le résultat sera proclamé, de quelque côté que se déclare le succès.

VARIÉTÉS

MASSACRE D'UN MISSIONNAIRE.— Le R. P. Léveillé, de la compagnie de Jésus, missionnaire à Ton-ki-kou, faubourg de Shanghai, a adressé au R. P. Tailhan la lettre suivante que nous empruntons aux Missions Catholiques, bulletin hebdomadaire illustré de l'œuvre de la foi :

"Aujourd'hui 22 juillet, nous avons fait de magnifiques funérailles à l'un de nos prêtres séculiers chinois, le P. Wam, égorgé et brûlé à moitié vif dans son komsou de Ning-ko par les païens de cette ville.

"Le P. Wam venait de dire la messe lorsque ces misérables arrivèrent en foule au komsou. Les chrétiens se dispersent, le prêtre prend la fuite, mais il est ramené au komsou, où il est percé de deux flèches ; puis il est brûlé avec le komsou.

"Une veuve chrétienne est blessée. La terreur se répand dans le voisinage. Un autre komsou est détruit.

"Un missionnaire réfugié sur les montagnes avec ses chrétiens, nous écrit qu'il s'attend à un coup de main des païens, qui ont juré la mort des missionnaires. Un général est favorable aux malfaiteurs. Je recommande à vos prières cette mission de Ning-ko-kou, où il y a eu 1,100 baptêmes d'adultes en une année."

MOYEN SUR DE GUERRIR LA COLÈRE.— On connaît ce remède indiqué par un prêtre à une femme qui ne cessait de se plaindre de ce que son mari s'emportait à chaque instant et l'envoyait à tous les diables. Ce prêtre, qui n'ignorait pas combien la femme, de son côté, avait la langue affilée, lui remit une fiole d'eau qu'il lui dit être de l'eau bénite, et il ajouta : "Dès que votre mari s'emportera, remplissez-vous bien vite la bouche avec cette eau, et vous en éprouverez aussitôt la vertu ; votre mari s'apaisera immédiatement."

A peine est-elle de retour, que voilà le mari qui commence à crier : "Voyez un peu si elle se presse de rentrer ; la maison est seule ; les enfants pleurent, tout est snes dessus dessous..." Et cela avec l'accompagnement ordinaire de gros mots et de jurons. A la première syllabe, notre femme prend vite une gorgée d'eau en question, et ainsi contrainte de rester la bouche fermée, elle ne souffle pas un mot. Son mari, cette première bordée une fois lâchée, se tait presque aussitôt. Une autre arrive : elle fait de même et obtient même résultat. Alors de s'écrier : "Mais quelle eau merveilleuse ! voyez les miracles qu'elle fait." L'eau n'avait point fait le miracle (elle venait du puits voisin), mais le silence qu'elle la forçait de garder lorsqu'elle s'en remplissait la bouche.

La colère est un feu qui s'éteint de lui-même, dès qu'il lui manque un aliment. La flamme, qui couvait, prend un ardeur extrême au plus léger souffle de vent.

LE FER DU CIEL.— La Norvège paraît être devenue, dans ces derniers temps, une contrée privilégiée pour le fer qui tombe du ciel. Un de ces météores a été observé au commencement du mois dernier, à Norkoping ; on a précisé l'endroit où il s'est enfoncé dans la terre, et on le recherche en ce moment. Comme ce bolide ou étoile filante n'a pas éclaté, on en a conclu que c'était du fer.

La chute des pierres et des blocs de fer avait été niée par les savants d'autrefois ; mais, aujourd'hui, ils daignent admettre ce fait, qui est hors de doute. On sait qu'il y a deux siècles les habitants du village de La Caille, dans le Var, remarquèrent un globe de feu se mouvoir dans l'air, puis tomber sur le terrain de leur commune ; à l'endroit où cette chute avait eu lieu, ils trouvèrent une masse brune très-lourde : ils la mirent devant la porte de leur église, et tout le monde l'appela : la grande pierre de feu.

Sous le règne de Charles X, un ingénieur géologue la reconnut pour du fer météorique, et la fit échanger contre une horloge municipale ; elle fut transportée dans la galerie minéralogique du Jardin des Plantes, à Paris, dont elle forme un des plus curieux ornements. Elle pèse 591 kilogrammes.

A côté de cette pierre de feu, on peut en voir une autre de 780 kilogrammes que le maréchal Bazaine avait rapportée du Mexique, en 1867.

Dans tous les musées, il existe de ces fers météoriques, mais de petites dimensions. Les naturalistes en vendent également, au poids de l'or, aux amateurs de curiosités ; mais comme on ne les a pas vus tomber, il n'y a que la foi qui sauve... à moins de les couper, de polir la surface coupée et de l'attaquer avec un acide ; il doit se présenter alors des dessins géométriques provenant de la cristallisation du métal, et appelés figures de Widmaustett, nom du professeur allemand qui, le premier, les a signalés.

Le fer du ciel a encore une autre particularité que nous ne devons pas passer sous silence : il renferme du nickel, métal gris qui ressemble à l'argent, mais dont il ne possède pas la beauté.

Il est certain que parmi les étoiles filantes ou les aéroolithes il se trouve une quantité infinie de ces masses métalliques : elles apparaissent à nos yeux nus quand elles entrent dans le cer-

cle d'attraction de la terre, car elles deviennent incandescentes et lumineuses par leur frottement contre l'air atmosphérique, puis elles tombent sur le sol ou s'engloutissent dans les profondeurs inconnus des océans.

— X... envoie dernièrement un manuscrit de roman-feuilleton à l'un des principaux journaux de Paris.

Au bout de quelque temps, il est appelé dans le cabinet du patron, qui lui rend son "œuvre" en lui disant :

— Apportez moi autre chose, cela n'est pas corsé. Il me faut de fortes coupures où l'intérêt soit bien suspendu.

— J'ai votre affaire, répond le malheureux. Et deux jours après, il apporte à son rédacteur en chef une énorme liasse de... coupures de... l'emprunt turc !

— J'espère, dit-il, que l'intérêt est suffisamment suspendu.

ENIGMES, CHARADES, &c.

RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE NO. 41 (26 OCT.) DE "L'OPINION PUBLIQUE."

LOGOGRIPE

No. 8.—Bourse, ourse, ours.

ÉNIGME

No. 19.—Mouche.

CHARADE

No. 18.—Préface.

MOTS CARRÉS

No. 18

T A P I R
A B I M E
P I L O N
I M O L A
R E N A N

No. 19

A B E L
B I L E
E L A N
L E N S

RÉPONSES CONFORMES REÇUES

A toutes les questions : B. E. Pellaud, Berthier en haut ; V. P. Ile Dupas.

A toutes, excepté le mot carré no. 19 : L. G. A. H. Saint-Valentin.

Enigme No. 19 : A. de Marchisii.

Charade No. 18 : A. de Marchisii, J. R. Peltier, Ar. Peltier.

Mot carré No. 19 : Les mêmes.

LE JEU DE DAMES

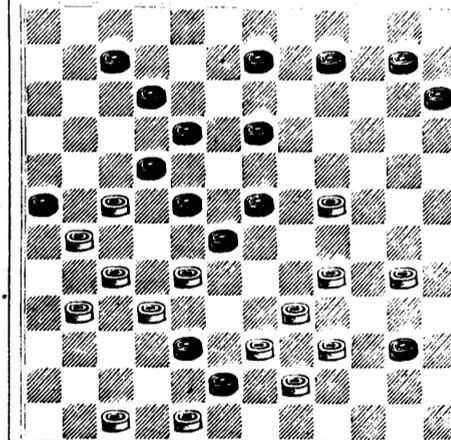
Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 49

Par L. H. C., Montréal.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 47

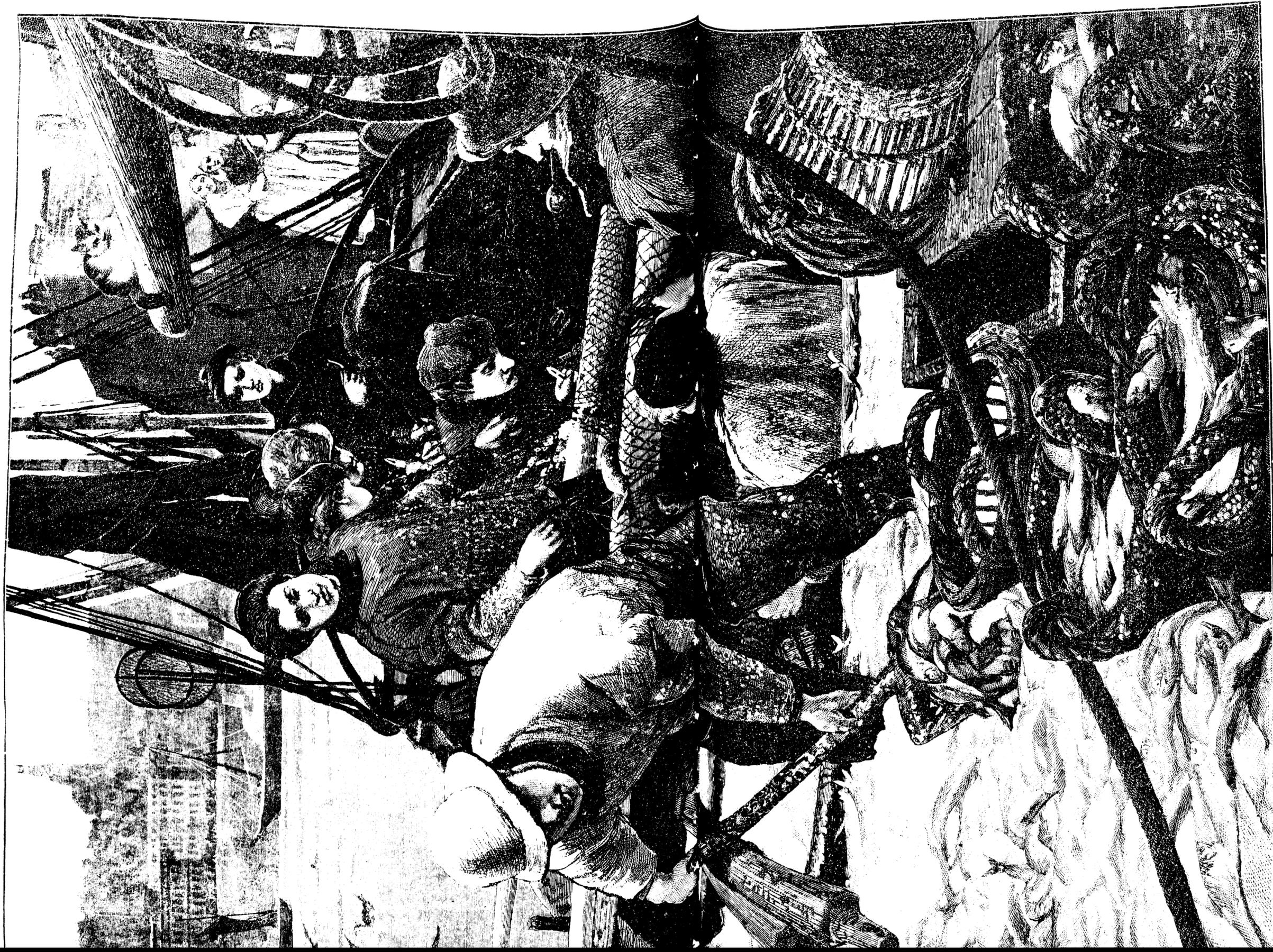
Les Blancs jouent de 15 à 10
Les Noirs jouent de 16 à 14
36 29 24 7
4 72 68 66
6 1 et gagnent

Solutions justes du Problème No. 47

Montréal :—C. Labelle, Aug. Demers et O. Boileau et Ar. Peltier.

Quels agréments ne procurent pas des enfants beaux et forts, pleins de vie et de santé ? Pourtant, il est peu de familles qui jouissent de cette satisfaction ; la mauvaise diète que l'on fait généralement suivre aux enfants engendre les vers et ruine la meilleure constitution primitive.

Heureusement que nous avons les PASTILLES A VERS VÉGÉTALES DE DEVINS pour la destruction infallible de toutes espèces de vers, et nous recommandons aux parents de ne perdre aucun temps et de les essayer de suite avant que le mal n'ait fait un progrès dont il serait impossible d'arrêter les suites fâcheuses.



UN BATEAU PÊCHEUR DECHARGEANT SA CARGAISON DE HARENGS À BOULOGNE

Illustration de l'époque

CHRONIQUE DE QUÉBEC

En lisant mon nom au bas de cette causerie, plusieurs d'entre vous, chers lecteurs de *L'Opinion Publique*, se diront, dans leur étonnement, mêlé peut-être d'une pointe de mauvaise humeur : " Sur quelle herbe a-t-il donc marché pour nous revenir ainsi avec le givre, le frimas et les tempêtes ?

" Encore pouvait-il choisir une meilleure occasion.

" Si, par exemple, il nous était arrivé avec les hirondelles, au matin d'un beau jour, alors que les douces brises et l'air embaumé des bosquets soufflent partout l'indulgence et la commisération.

" Mais non, rien de tout cela : le voilà qui tombe, sans crier gare, comme une tuile lancée par un vent d'automne."

Avouons-le, j'ai choisi cette heure entre toutes les autres, sans songer que souvent l'occasion fait maître et couronne le succès.

En effet, n'est-ce pas elle qui trône en maîtresse sur la boule d'ici-bas ?

Avec son appui, Bonaparte devient Napoléon, pendant que Grant reçoit de ses mains prodigieuses les clefs du Capitole.

Et qui sait ? peut-être, moi-même, aurais-je pu atteindre dans la chronique, sous la puissante égide de l'occasion, jusqu'à Fabre, ou Carle Tom, de spirituelle mémoire !

Mais il était écrit quelque part, je suppose, que je devais puiser toujours à côté de leur encrier.

Sans plus de cérémonie, lecteur, et sans autre introduction que celle-là, je gravis donc jusqu'au palier de votre cabinet, je fais jouer sans bruit la pêne de votre serrure, afin de ne pas réveiller les enfants sous leurs rideaux de lin ; et, m'emparant d'un fauteuil qui me tend ses bras moelleux, je m'y installe le plus à l'aise possible, et vous force, la plume à la main, de m'accorder audience.

Si je ne parviens pas à déridier votre front morose, j'aurai, du moins, le mérite de vous intéresser un peu, en racontant ce que j'ai vu et entendu du haut de ma fenêtre ; car j'ai vu et entendu bien des choses.

* *

La scène qui va suivre se passait ici il y a plus d'un mois.

C'était l'époque où septembre distribue aux moissonneurs ses gerbes d'or.

Le ciel, pur comme le front des vierges, se mirait dans nos lacs.

Les oiseaux, sur le point de laisser leurs bocages, s'assemblaient par groupes dans les branches, et l'on entendait bruire au loin les notes argentines de leur clavier.

L'ouvrière, entr'ouvrant sa mansarde, saluait elle aussi, d'un chant mélancolique, ce dernier jour d'une saison qui sème la marguerite dans les champs, et, sur nos têtes, des mélodies que les profondeurs célestes semblent jalouses de garder pour elles.

Votre serviteur, ne voulant pas être en reste de courtoisie avec la nature, avait, ce jour-là, passé sa toilette des dimanches.

Mais tout à coup, au moment où j'allais mettre la dernière main à ma cravate, un bruit aigu, prolongé, strident, quelque chose, enfin, comme un coup de tonnerre au milieu d'une splendide journée de juin, fit tressaillir le vieux roc de Stadacona ; et l'écho, avec la vélocité d'un choc électrique, transmit cette rumeur immense aux échos des Laurentides.

Prompt comme l'éclair, j'allongeai la tête au dehors, et je fus témoin d'une scène comme on n'en voit jamais.

Les fenêtres, qui, il y a un instant, se contentaient de réfléchir, paisibles, les rayons d'un plus doux soleil, s'étaient tout à coup ouvertes comme par un ressort magique, et peuplées d'une myriade de têtes et de bras levés au ciel, incalculables à l'œil nu.

Tout ce monde était là, les yeux grands ouverts, le cœur battant la charge, l'oreille au guet, les cheveux droits comme des points d'exclamation !

Je vous le donne en vingt, en cinquante, en cent, en mille... en milliards, si vous voulez que je parle à la Bismark, avouez-le : êtes-vous capable de dire ce qui avait

fait ainsi précipiter toute une population sur le seuil et à ses fenêtres ?

Afin de ne pas rééditer inutilement les charmantes exclamations de Madame de Sévigné, je vais incontinent satisfaire votre légitime curiosité.

Vous savez sans doute, lecteur, dans quelle position se trouve Québec, en hiver.

Dès novembre, la neige tombe, le fleuve charrie des glaçons par tonneaux, et, quelques jours après, nous plantons notre tente au milieu de cette solitude forcée.

Chaque citoyen de la vieille capitale ressemble alors, moins le costume, à Robinson dans son île.

Et si, par hasard, quelqu'un désire visiter Montréal, il lui faut endosser un énorme capot de chat sauvage que lui enverrait l'habitant des bords de la Néva, avant de confier son existence à un frêle canot de bois, qui demain peut-être, au lieu de le conduire à la gare du Grand-Tronc, ira surnoisement déposer son homme sur les rives de l'île d'Orléans !

Et combien d'autres obstacles l'hiver dresse-t-il à nos regards !

Vous comprenez que cette position n'était plus tenable ; il fallait frapper un grand coup, afin de contourner l'obstacle qui tous les ans, à pareille heure, s'élevait comme une barrière infranchissable.

Or, tout le monde, depuis des années, s'évertuait à trouver un remède au mal, un moyen suprême, quelque chose, enfin, qui donnât le libre essor, sans lequel les peuples ne peuvent avancer dans la voie large du progrès.

Chacun eût souhaité combattre corps à corps avec l'hiver, s'il eût été possible de saisir, au moins une fois, ce blanc fantôme qui traîne après lui l'infortune, les soucis et le désespoir.

Malheureusement, vous le savez, lecteur, l'hiver, cela se voit, cela vous gèle même jusqu'à la moelle des os, mais, semblable aux fruits des Danaïdes, cela ne se touche pas !

Tiens, je vous vois d'ici, lecteur, mâchonner avec impatience votre moustache et braquer sur moi deux yeux brillants comme des escarboucles, en demandant le mot de l'énigme que tout à l'heure j'étais avec tant d'appareils.

Encore un mot, et je suis à vous. On raconte qu'Archimède, après avoir longtemps travaillé un problème, en trouva un jour la solution pendant qu'il était au bain.

Tout entier à sa découverte, et ne songeant nullement au costume plus que léger qui le couvrait, il parcourut Syracuse en criant : Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé !

Eh bien, cette surprise qui faisait oublier au grand géomètre sa nudité, ne devait pas être plus ébouriffante que celle dont je vais vous entretenir.

C'est qu'en effet, pour la ville de Québec, entendre le premier coup de sifflet de la première locomotive du chemin de fer du Nord, voir ces roues qui mènent loin et vite dans l'abondance, cette fumée se détachant en noire colonne, et qui rappelle si bien celle des manufactures prêtes à s'élever sur la route, c'était, en quelque sorte, la vie, la civilisation, les portes de l'avenir s'ouvrant toutes grandes devant des milliers de bras avides de travail, et autant de cœurs enfin récompensés d'une longue attente, et de chaudes et sympathiques aspirations !

Voilà donc pourquoi notre ville avait tressailli jusqu'au fond de ses entrailles.

O vous, citoyens de Montréal, qui depuis si longtemps avez tendu la main aux villes de l'Ouest, vous qui puisez tous les jours dans ce grenier d'abondance, vous est-il donné de comprendre ce qu'il y avait pour nous de consolant, de féérique, d'harmonieux dans ce mot, ce seul mot : Enfin, nous tenons le chemin du Nord ?

Cette voie ferrée doit être, pour notre cité, comme le premier anneau d'une chaîne qui reliera le commerce au commerce, les manufactures à l'industrie, les villes aux campagnes, les bourgs aux villes, jusqu'à ce jour heureux où les immenses solitudes que baignent les eaux poissonneuses du lac Saint-Jean se transformeront en centres peuplés, bordés de prairies ondoyantes, au milieu desquels s'élè-

veront des temples magnifiques, invitant l'homme à prier Celui qui aura fait, encouragé et béni toutes ces choses !

C'est alors qu'il sera beau de voir Montréal et Québec marcher l'un vers l'autre et se dire réciproquement, dans l'effusion d'une commune sympathie : " Viens, toi que j'aime, toi qui parles ma langue et dont les aspirations eurent le même berceau que les miennes. Viens, unissons-nous : l'union fait la force. Vois ces manufactures, ces industries, ces forges, ces usines, ces ateliers, tout cela est à toi. Et un jour, tel on voit la fleur sortir de sa tige, nous verrons régner dans nos murs la fortune et l'aisance, unies à une fraternité qui ne finira plus."

Dieu fasse qu'il en soit ainsi, et que le temps marche vite vers ces beaux jours !

* *

Une lutte en attire une autre.

Après avoir célébré ce triomphe de la vapeur sur l'espace et les éléments, permettez que je vous entretienne d'une autre lutte, lutte plus élevée, plus vaste, où l'étude, le talent et l'intelligence combattirent au premier rang, comme les sentinelles avancées de la véritable civilisation.

L'hiver dernier, M. Ledroit, membre de l'Institut-Canadien, homme de goût et amateur des lettres, conçut l'heureuse idée d'offrir une médaille d'or à celui qui, dans un concours d'éloquence, remporterait la palme du vainqueur.

La récompense due à cet honorable citoyen ne se fit pas longtemps attendre ; car on vit l'Institut offrir son bienveillant et distingué patronage au concours, comme le gage spontané de son assentiment.

Et la presse annonça de ses mille voix le programme de la lutte, avec prière aux hommes instruits d'entrer en lice.

Le sujet ne pouvait être plus grandiose et plus noble, puisque Christophe Colomb, découvreur de l'Amérique, devait en faire les frais.

En effet, qui ne s'est jamais arrêté devant cette mâle figure, ce fier génie, dont l'audace et l'esprit d'intuition étonnent encore la mémoire du penseur ? Qui n'a pas songé à l'œuvre immortelle de ce conquérant sans égal, le plus grand des hommes, suivant moi, que la terre ait applaudi et les flots porté sur leur surface orgueilleuse ?

En comparant notre époque avec celle où il descendit sur les rives du nouveau monde, au point de vue des sciences, des arts et de la civilisation, qui n'a pas senti monter à son âme un sentiment de reconnaissance sans limite envers Christophe Colomb, découvreur d'un continent qui, depuis deux siècles d'existence, n'a cessé de gravir vers un état de grandeur et d'avancement incomparable dans l'histoire ?

L'ordre et les conditions du combat étant donnés, il restait au public à attendre, et aux lutteurs à espérer.

Car en octobre seulement l'on devait dépouiller ce scrutin d'un nouveau genre. Le monde des lettres attendit donc en silence, mais non sans anxiété, l'issue de cette joute élevée entre toutes les autres.

Et comme pour faire oublier cette longue attente, chacun s'efforçait de deviner, parmi la foule, ceux qui allaient se mesurer ainsi ; car ordre était enjoint aux concurrents de tenir leurs noms sous le sceau d'un secret inviolable.

D'abondance, quelques-uns rappelaient à leur souvenir les luttes gigantesques d'Eschine et de Démosthènes, ou Mirabeau écrasant Barnave sous les foudres de sa gloire et de son royal génie.

Mais, en cette occasion, il existait une variante : car l'éloquence de la voix et du regard, celle du geste et du maintien, qui constitue, et quelque sorte, comme la coupole de l'autre, avait été bannie du concours.

Personne n'était tenu, comme l'orateur antique, de copier sept fois Thucydide, de s'enfermer sous terre, la tête à demi rasée, ni d'emprunter à la voix des grandes eaux leur tonnerre et leur grondement.

Chacun, au contraire, devait se contenter d'écrire chez lui, à tête reposée, et, suivant le principe de Boileau, polir et repolir sans cesse,

Enfin arriva le jour tant désiré.

On avait choisi la salle Victoria, endroit spacieux et très-convenable à la circonstance, pour servir de cadre à cette scène intéressante.

Le soir, la salle était comble, et les dames en grand nombre rehaussaient, par leur gracieuse présence, l'éclat de l'aréopage.

M. Henri Taschereau, avocat distingué et littérateur d'un haut mérite, ouvrit la séance et lut le rapport du jury, morceau très-bien écrit, semé, çà et là, d'une fine mais bienveillante critique.

Apparut alors sur la scène un homme que tout le monde connaît, et dont les échos parlementaires redisent encore la merveilleuse éloquence : l'hon. P. J. O. Chauveau.

C'était bien à lui que devait échoir le discours de circonstance.

Il parla bien, et fut écouté avec une émotion continue et un intérêt toujours croissant.

Au moment où il laissait la place, apparut M. Onésime Fortier, l'heureux rival, qui, à l'heure où j'écris, est peut-être déjà rendu chez les Frères de Saint-Dominique, en France, où désormais il consacra sa jeunesse aux luttes prophétiques de la vérité.

Il lut son travail au milieu d'un silence recueilli et admirateur. Style châtié, sobre, parsemé d'images séduisantes, correction dans la phrase, pensées hautes et belles, tout, enfin, concourait à donner au discours un véritable cachet d'éloquence.

M. Charbonneau, de Montréal, reçut une mention honorable.

Certes, il la méritait bien ; car, au dire du jury, il peignit énergiquement, dans une amplification pleine de charmes, la vie du célèbre navigateur génois.

Et l'auditoire se retira enchanté.

Quant à nous, nous n'avons qu'une chose à relever parmi toutes ces belles choses.

C'est le nombre limité des concurrents.

Avouons-le en toute franchise, le Canada français possède plusieurs hommes capables de lutter avec avantage dans l'art de bien dire et de bien penser.

Quand nous disons bien penser, nous ne voulons certainement pas bannir le geste qui donne du style à la parole, le regard qui empoigne et domine, pour ainsi dire, l'auditoire, les éclats de voix jetés à la foule comme le cri du clairon.

Pourquoi ne verrions-nous pas, par exemple, concourir des hommes comme M. M. Chapleau, Laurier, Fréchette, Loranger, Gérin, et quelques autres dont la renommée a déjà reçu le sacre de l'opinion populaire ?

La politique, cette nouvelle Saturne, absorbe, il est vrai, bien des moments utiles de leur existence.

Mais faites donc un parallèle, et voyez si les choses se passent ainsi au sein de la vieille Europe.

Lamartine risqua quelquefois sa renommée dans les luttes ardentes de la politique ; mais cela ne l'empêchait pas, à certaines heures, de dévouer aux lettres la forte éloquence qui le possédait. On rapporte même que bien des fois, au milieu d'une séance, alors qu'il était ministre, l'auteur des *Confidences* ébaucha, entre deux interpellations, nombre de morceaux littéraires que la France toute entière applaudissait le lendemain.

Et Jules Fabre, Emile Olivier, Louis Blanc, Montalembert, quels chefs-d'œuvre n'ont-ils pas légués à leurs contemporains, sans pour cela négliger les affaires publiques !

Qu'il me soit donc permis de dire aux hommes politiques : Si vous dévouez aux affaires de vos mandataires le travail et les veilles de certaines heures, songez donc que vous devez, dans une mesure plus large encore, à la patrie, à la race canadienne-française une page, un discours propre à refléter sur notre pays un rayon lumineux, que les tourmentes populaires ne pourront jamais effacer et que l'histoire gravera au panthéon de l'avenir.

Que de spectacles magnifiques cette manière d'agir nous réserverait-elle !

Ainsi ne serait-il pas beau, après une

longue attente, de voir apparaître des hommes comme Laurier et Chapleau !

La salle serait comble et digne des orateurs.

Le premier, grave, solennel, mesuré, dont le discours flatte l'oreille comme une lyre, transporterait les cœurs, ravirait l'intelligence jusqu'à l'extase d'une conviction sincère, sur laquelle on ne revient jamais.

Le second, improvisateur dans toute la force du mot, s'inclinant vers la foule, comme pour en aspirer les vœux et les pensées, ferait retentir l'espace de ces périodes harmonieuses, où l'action ne le cède en rien à la hauteur des idées.

L'histoire recueillerait ces discours dans des écrits invariables.

Et plus tard, lorsque le temps aura fait un pas dans l'avenir, nos fils aimeraient à savourer de rechef ces grands mouvements d'éloquence, comme on aime encore aujourd'hui à relire le discours que prononça Chauveau lors de l'inauguration du monument des braves de 1760.

Quel rêve pour les vrais amateurs de la littérature canadienne !

* *

Mais l'horloge qui sonne me fait regarder l'heure, qui m'avertit de bientôt finir.

Je vais donc, sans retard, mettre un point final à ma chronique.

En votre aimable compagnie, je ne compte plus ; il me faudrait la clepsydre de l'orateur : mille propos roulent dans ma tête ; je tiens du vrai chroniqueur, qui voit tout, parle de tout, et semble faire aspirer sa plume au mouvement perpétuel.

Franchement, cela est malheureux qu'il faille si vite me séparer de vous.

Dans un tableau varié de mille couleurs, j'aurais fait poser les soixante et cinq députés qui vont s'abattre sur nous le 10 novembre, et dont les uns veulent bien venir ici pour parler sans cesse, pendant que les autres semblent prouver, à l'aide d'un éloquent mutisme de trente jours, que le silence est d'or.

J'aurais pu aussi, dans une longue tirade, décrire les multiples devoirs de ces hommes privilégiés, qui portent entre leurs mains les destinées du pays, comme autrefois les consuls tenaient, dans un pli de leur toge, la liberté romaine.

Ensemble nous nous serions entretenu de la lutte gigantesque dont les Etats-Unis vont être témoins le 7 du mois prochain.

J'aurais prouvé que Tilden doit être élu Président parce qu'il représente l'ordre, l'économie, et qu'il donnera droit de cité au catholicisme dans la République de Washington.

Et de combien d'autres choses aurais-je pu vous entretenir !

Je presse donc votre main et vous dis : au revoir.

Fasse le ciel que, d'ici là, ma mémoire ne s'en aille pas de votre souvenir, comme s'en vont les feuilles à l'automne.

PHILÉAS HUOT.

Saint-Roch, Québec, 30 octobre 1876.

LES CANADIENS DE L'OUEST

— ANTOINE LECLERC —

IV

Ce traité fut ratifié par le congrès de Washington, l'hiver suivant, et au printemps de 1833, Leclerc construisit une humble maison, à l'endroit même indiqué par le chef sauvage. Cette cabane fit place, plus tard, à une belle et spacieuse résidence—représentée par une gravure dans l'ouvrage de N. Howe Parker : *Iowa as it is in 1855*—et que Leclerc occupa jusqu'en 1854, alors qu'elle fut vendue au *Missouri and Mississippi Railroad Company*, pour servir de station de chemin de fer.

Leclerc était venu se fixer au milieu d'un village de Renards, mais ceux-ci quittèrent ce poste, dans l'automne de 1834, pour aller se réfugier sur les bords de la rivière aux Cèdres.

Le vaste terrain donné à Leclerc par les Sacs et les Renards avait une grande valeur et était d'une rare fertilité : aussi, n'est-il pas étonnant qu'il soit devenu plus

tard le siège d'une ville florissante. "Depuis les premiers établissements fondés dans l'Iowa, dit M. Newhall dans *Glimpses of Iowa*, on a toujours été d'avis que cette partie de ce territoire était l'une des plus belles régions de l'immense Ouest. Comme il n'y a pas de terrain bas (cause généralement de maladies pestilentielles), les premiers pionniers crurent avec raison que c'était l'une des régions les plus favorisées de la vallée supérieure du Mississippi. Il n'y a peut-être pas de pays au monde qui présente une plus heureuse réunion de beautés pittoresques, jointes à la fécondité du sol et à la salubrité du climat, que le voisinage de Rock-Island. Tous ceux qui ont visité cette région charmante expriment leur admiration à la vue des beautés étonnantes qu'offrent les ouvrages inimitables de la nature."

V

Il a été question plus haut de Black-Hawk. C'était non-seulement un guerrier redoutable, mais un homme très-intelligent, très-actif, capable de grandes choses. Il était fait pour commander, et il exerçait un contrôle absolu sur ses sujets.

A l'exemple de César et de Napoléon, Black-Hawk voulut s'immortaliser en racontant lui-même les campagnes qu'il avait dirigées et les prouesses qu'il avait accomplies dans sa lutte mémorable contre les forces américaines. Antoine Leclerc, avec qui le célèbre guerrier était intimement lié, fut l'interprète fidèle de son récit, dont la rédaction fut confiée à la plume élégante de M. J.-B. Patterson, de Rocky-Island. Ainsi écrite sous la dictée du héros indien, la "Vie de Black-Hawk" est remplie des souvenirs les plus intéressants et les plus curieux. Elle fut publiée en Angleterre et aux Etats-Unis, où elle obtint beaucoup de succès.

L'authenticité des mémoires de Black-Hawk ayant été mise en doute, Leclerc crut devoir rendre publique la déclaration suivante :

Agence des Sauvages, Rock Island,

16 octobre 1833.

Je certifie par les présentes que Ma-Ka-Aoime-she-Kia-Kick, ou Black-Hawk, vint me voir, avant de retourner au milieu de sa tribu, au mois d'août dernier, et m'exprima un vif désir de faire écrire et publier sa vie afin (comme il m'a dit) "que le peuple américain (parmi lequel il a voyagé, et qui l'a traité avec beaucoup de respect et d'amitié) puisse connaître les causes qui l'ont forcé d'agir comme il l'a fait, et les principes qui lui ont servi de guide." Conformément à sa demande, j'ai agi comme interprète, et je me suis efforcé de rendre parfaitement le récit de Black-Hawk. J'ai examiné ce travail avec soin depuis qu'il est terminé, et je n'hésite pas à déclarer qu'il est exact sous tous rapports.

Fait et signé à l'Agence des Sacs et des Renards, le jour et la date susdits.

ANTOINE LECLAIRE,

Interprète des E.-U. pour les Sacs et les Renards.

Le 28 septembre 1836, un second traité fut conclu au fort Armstrong, Rock Island, avec les Sacs et les Renards, qui cédèrent aux Etats-Unis une nouvelle et importante partie de leur territoire. A la demande des tribus confédérées, les autorités américaines s'engagèrent de payer la somme de \$2,436 à Leclerc et de \$126 à sa femme.

L'année suivante, Leclerc se rendit à Washington pour assister à la négociation d'un nouveau traité avec les Sacs et les Renards. Cette fois, ces sauvages renoncèrent à leurs droits sur pas moins de 1,250,00 acres de terre en faveur des Etats-Unis. Un an s'était à peine passé depuis qu'ils leur en avaient cédé autant. A ce compte, leur patrimoine territorial ne pouvait tarder longtemps à disparaître.

Les autorités américaines n'étaient pas encore satisfaites. Le 11 octobre 1842, les tribus confédérées consentirent à une nouvelle concession de terres. Cela fait, il ne resta pas grand-chose à céder. En peu d'années, les Etats-Unis avaient acquis toute la belle et vaste contrée qui leur appartenait dans l'Iowa. Aussi ces pauvres Indiens durent prendre le chemin de pays inconnus, au-delà du Mississippi, où il leur sera permis de camper jusqu'à ce que le flot montant de la civilisation les refoule plus loin.

Cet envahissement des Américains faisait dire à un vieux chef Winnebago,

pleurant sur la ruine de sa tribu : "Encore quelques années, et notre nation sera oubliée. Lorsque l'étranger passera ici, et que, contemplant les lieux où se sont livrées tant de batailles, gagnées par les enfants du Grand-Esprit, il demandera du haut de chaque colline : "Où est le Winnebago ?" L'écho seul lui répondra de l'Ouest : "Où est le Winnebago ?" Un autre chef, la Petite-Tortue, ne pouvait taire son étonnement à la vue de la rapide multiplication des blancs dans les territoires de l'Ouest jusqu'alors déserts : "Il ne s'est pas écoulé, disait-il, la vie de plus de deux hommes (supposée de quatre-vingts ans pour chaque) depuis que les blancs ont mis le pied sur cette terre, et déjà ils la couvrent comme des essaims de mouches et de taons ; tandis que nous autres qui l'habitons on ne sait depuis quand, nous sommes encore clair-semés comme des daims... Il n'est pas étonnant que les blancs nous aient, d'année en année, repoussés des bords de la mer jusqu'au Mississippi. Ils s'étendent comme l'huile sur une couverture, et nous, nous fondons comme la neige devant le soleil du printemps."

VI

Pendant ce temps-là, de nouveaux colons vinrent partager la solitude de Leclerc, et en très-peu d'années on vit sur gir comme par enchantement la ville de Davenport. Ces premiers et hardis pionniers furent suivis d'un grand nombre d'émigrants, qui bientôt formèrent un noyau de population compacte.

Ce mouvement progressif reçut une nouvelle impulsion lorsque le chemin de fer de Chicago et Rocky-Island fut construit. De ce jour, l'avenir de Davenport commença de se dessiner sous l'aspect le plus rassurant. Sur tous les points s'élevèrent des constructions magnifiques : églises, magasins, hôtels, scieries, moulins à farine, manufactures diverses.

Leclerc ne fut pas étranger à cette transformation de son ancienne solitude. Il fit preuve de beaucoup d'esprit public et de libéralité. Lorsque les catholiques de Davenport se mirent à l'œuvre pour ériger une belle église catholique et une école sous la direction du Révd. J. A. M. Pelamourgues—devenu plus tard grand-vicaire du diocèse de Dubuque—il donna généreusement un superbe morceau de terre pour y construire ces édifices. Bref, il sut se montrer en toutes circonstances au niveau des progrès de son ancien et modeste établissement, une ville aujourd'hui de plus de vingt mille âmes.

Ses concitoyens n'ont pas laissé passer inaperçus les services rendus par Leclerc à l'Etat, et ils ont donné son nom à une localité voisine qui compte environ deux mille âmes.

VII

D'autres Canadiens ont aussi fondé des centres importants dans l'Iowa.

Un nommé Joseph Thibault, après avoir été le premier habitant de Beloit, s'établit ensuite à la Pointe qui porte son nom, près du lac Koshkonong. Il y demeura avec ses deux femmes indiennes et trois ou quatre enfants jusqu'à l'hiver de 1837-38, alors qu'il fut massacré probablement par son fils François et l'une de ses femmes.

Sa mort fut le résultat d'une querelle de famille. Thibault voulait continuer de demeurer à cet endroit et de cultiver la terre, tandis que son fils aîné et sa mère désiraient émigrer avec les sauvages à l'Ouest du Mississippi. Par le traité de la Prairie-du-Chien, conclu le 1er août 1829, les Winnebagoes donnèrent une section de terre à chacun de ses enfants : François, Thérèse et Joseph. Le nom de Thibault est singulièrement orthographié par les écrivains américains : *Tebo*, *Teabout*, *Thebalt*, *Thieburn*.

Le village de Frankville, situé entre Dubuque et Saint-Paul, a été fondé en 1851 dit l'auteur d'*Iowa as it is in 1855*, par François Thibault, "un homme très-libéral et qui par son infatigable énergie, a su faire progresser rapidement cette localité."

Monique (Moneek), un autre village situé à trois lieues de Frankville, a aussi été établi par des Canadiens.

Si l'on ajoute Dubuque, Galena et d'autres localités, on voit que les Canadiens ont eu une large part à l'établissement de l'Iowa. JOSEPH TASSÉ.

FAITS DIVERS

—Le revenu du Czar de Russie est de \$25,000 par jour.

—Don Pedro, empereur du Brésil, s'est marié à l'âge de 17 ans.

—A Charleston, Caroline du Sud, il y a une petite fille qui a les cheveux bleu foncé.

—La Princesse Joséphine, reine danoise de Suède, a laissé en mourant une fortune de £1,200,000.

M. MAZURETTE.—Ce pianiste distingué vient d'être le récipiendaire d'une médaille d'or, que ses amis à Philadelphie lui ont envoyée, accompagnée d'une lettre exprimant le plaisir qu'ils avaient éprouvé en l'écouter toucher le clavier à l'exposition universelle.

—Nous lisons dans l'*Union* de Los Angeles, Californie, la nouvelle suivante, qui intéressera les nombreux amis de notre estimable shérif, M. Leblanc, qui est le père de la jeune épouse de M. Victor Beaudry :

"Notre monde élégant apprendra avec plaisir la prochaine arrivée dans notre ville, pour y passer l'hiver, du propriétaire millionnaire des mines d'argent de Cerro Gordo, M. Victor Beaudry, avec sa jeune dame qui appartient à une des premières familles de Montréal. M. Victor Beaudry descendra chez son frère, M. P. Beaudry, notre estimable maire."

CHEMIN DE FER DES LAURENTIDES.—Ce chemin de fer, qui procurera tant d'avantages à notre ville, arrive sûrement et sans bruit à complétion et sans que les entrepreneurs aient encore reçu aucun aide du coffre public. C'est il y a deux ans que M. J. H. Pangman, de Mascouche, l'hon. M. Chaplaine et quelques autres messieurs entreprenants élaborèrent le projet de cette voie ferrée qui sera ouverte au trafic au commencement de l'année prochaine. L'entrepreneur, M. Deslonchamps, mérite aussi les plus grands éloges, car ce ne sont pas les difficultés qui lui ont manqué. La ligne touche au chemin d'Ottawa et Montréal à Sainte-Thérèse, et suit une direction nord-ouest jusqu'à Saint-Lin, florissant village situé à 17 milles de Sainte-Thérèse, sur les bords de la rivière Achigan.

Ce village est le centre d'un magnifique district agricole comparable aux plus fertiles du pays. A Saint-Lin, M. Pangman a des moulins sur un beau pouvoir d'eau de la rivière Achigan. Ce sera un grand avantage pour le commerce de Montréal de se trouver en communication prompte et directe avec un district aussi fertile. La compagnie a l'intention de placer son dépôt au Mile-End. En deux mots, toute cette entreprise a été admirablement conduite, et mérite plus que toute autre les encouragements du gouvernement.—*Mineur*.

—De nouveaux massacres ont eu lieu dernièrement en Chine. Voici quelques détails à ce sujet :

Des placards hostiles avaient été apposés à Huen-Hin-Tchang, province du Sse Tchuen. Deux jours après, vers neuf heures du matin, quatre ou cinq mille hommes armés envahirent et entourèrent le marché de la ville, de manière à empêcher aucun chrétien de s'échapper.

A un signal donné, ces misérables se ruèrent sur leurs victimes, les attachèrent à une grande croix de bois, et après les avoir horriblement mutilés, les coupèrent littéralement en morceaux.

Dans cette épouvantable bagarre, il y eut huit morts, beaucoup de blessés et trente disparus, sans compter les maisons pillées ou détruites, les vols, les incendies, etc.

Ces actes de vandalisme ont été répétés au marché de Sei-Maou-Tcheun, même province, où quatre chrétiens furent tués, mutilés, puis coupés en morceaux.

Chose incroyable ! d'après les renseignements recueillis, on sait, à n'en pouvoir douter, que les chefs de cette bande d'assassins venant de la province du Kiang-Péi, où les chrétiens ont également été l'objet d'odieuses persécutions, ont pu traverser tous les districts voisins sans être aucunement inquiétés par les autorités.

Le but de ces brigands n'est pas seulement la persécution religieuse ; ils veulent effrayer les Européens, afin de les empêcher d'étendre leur commerce dans l'intérieur de la Chine.

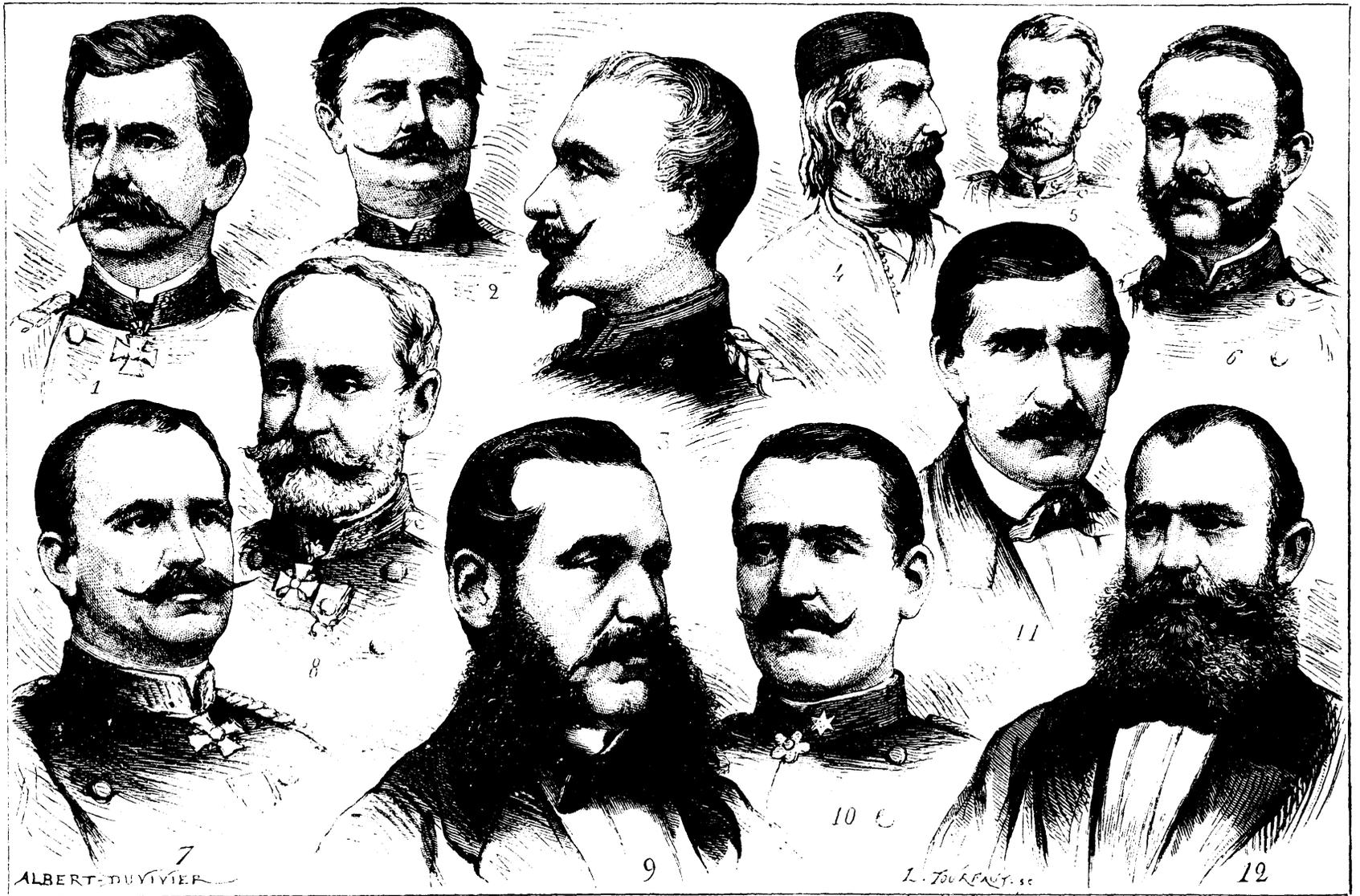
—Le papier Rigollot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

On peut se procurer des remèdes à toute heure de la nuit. A. DELAY, en ville.

AVEZ-VOUS ?—Oui, avez-vous des boutons dans la figure ? Votre langue est-elle couverte de chancre jaune, votre haleine est-elle mauvaise lorsque vous vous levez le matin, et avez-vous presque toujours mal à la tête ? Si c'est le cas, vous êtes bilieux et devriez prendre, sans délai, du RÉNOVATEUR DES MONTAGNES VERTES DE SMITH.



SERBES : 1. Colonel Iovanovitch. 2. Colonel Léchanine. 3. Général Tchernaieff. 4. L'Archimandrite Dutchich. 5. Lieut.-Col. Bontehovitch. 6. Colonel N. Jovanovitch. 7. Général Alimpitch.

8. Général Zach, décédé. 9. M. Ristich, prés. du Conseil des Ministres. 10. Colonel Nikolitch, Ministre de la guerre. 11. M. Grouitch, Ministre de la Justice. 12. M. Miloikovitch, Ministre de l'intérieur.



TURCS : 1. Tcherkiz-Abdy-Pacha, comm. des Tcherkess. 2. Rachid-Pacha, assassiné. 3. Mithad-Pacha, prés. du Conseil d'Etat. 4. Hussein-Arni-Pacha, assassiné. 5. Abdul-Kerim-Pacha, généralissime. 6. Suleiman-Pacha, commandant à Nisch. 7. Kaiserli-Ahmed-Pacha, ministre de la Marine.

8. Mahmoud-Pacha, commandant l'armée d'Albanie. 9. Ahmed-Mouktar-Pacha, commandant la division de l'Herzégovine et Bosnie. 10. Dervich-Pacha, commandant à Novi-Bazar. 11. Savfet-Pacha, ministre des affaires étrangères.

SERBES ET TURCS AYANT JOUÉ UN ROLE DANS LES DERNIERS ÉVÉNEMENTS

PROMENADE DE TROIS MORTS

FANTAISIE

(Suite et fin)

LE VER

Et que m'importe à moi que ta froide poussière
Frémisse au souffle du vent.
Se transformant en fleur aille aux pieds de ta mère
Porter son parfum odorant!

Dans ce sombre royaume
Dont moi seul suis le roi,
C'est toute entière à moi.

A moi son corps superbe,
Son corps aux bras nerveux
Qui cueillaient le brin d'herbe
Et mesuraient les cieux.

A moi sa lèvre fière !
A moi son cœur profond,
Dont les biens de la terre
Ne trouvaient pas le fond.

Oh ! l'homme me méprise,
Moi, l'humble vermineuse,
Et pourtant je le brise
Comme un faible roseau.

L'homme toujours oublie
L'inexorable loi
Qui veut, après la vie,
Que le Ver soit son Roi.

Trop longtemps, sur la terre,
Il sème sous ses pas
Un sillon de misère
Qu'il ne soupçonne pas.

Pour chasser de son âme
Un remord trop cuisant,
Pour ranimer la flamme
D'un amour expirant,

Souvent ses mains funestes
Brisent ces deux bonheurs,
Ces deux rayons célestes,
Les oiseaux et les fleurs.

Douce fleur embaumée
Souriant au ciel bleu !
O fleurs ! ô fleurs formées
D'un sourire de Dieu !

Oiseaux, troupe bénié,
Orchestre éblouissant,
De la lyre infinie
Echo pur et charmant ;

Voix qui semble descendre
Du palais d'Ariel,
L'ange pour vous entendre
Se penche au bord du ciel ;

Voix de la haute sphère,
Oiseaux harmonieux,
Qui portez à la terre
Un souvenir des cieux ;

Fraîches fleurs où l'abeille
Vient cueillir sa moisson,
Dont l'aurore vermeille
Répète la chanson ;

LE MORT

Spéctres !... Enfer !... Damnés !... Réve-t-on dans la
Est-ce un cri du vautour dévorant la colombe [tombe ?]
Qu'il vient d'arracher à son nid ?

L'œil de Satan semblait étinceler dans l'ombre
Quand s'élevait ce chant inébranlable et sombre
Comme un cauchemar infini.

O Ver ! d'où viens-tu donc ? Quelle mère impossible
Pour la première fois a vu ton œil horrible
S'ouvrir aux ombres de l'horreur ?
Sentinelles placées au seuil de la souffrance,
As-tu pour mission de chasser l'espérance
Et de me garder la douleur ?

LE VER

Avec ton premier crime, ô Mort ! je pris naissance.
Je suis presque aussi vieux que toi ;
Tu m'appelais remords, ou bien la conscience,
Et maintenant je suis le Roi !

O mort ! quand tu vivais je n'étais qu'une idée
Sommeillant au fond de ton cœur ;
Cette idée aujourd'hui par la mort fécondée
A pris un corps dans ta douleur.

Dans ce concert étrange où les chants de la vie
Te semblaient des cris de bonheur,
Tu n'entendais jamais de ma voix affaiblie
Vibrer le reproche vengeur.

Ces cris des passions, d'amour ou de vengeance
Sont étouffés sous ton lineuil ;
Ma voix s'éleva ici dans toute sa puissance,
Car aujourd'hui je parle seul.

L'amour, ce mot sonore aussi trompeur qu'un songe ;
La gloire, ce beau rêve d'or ;
L'amitié des humains, cet impudent mensonge ;
La fortune, ce vain trésor ;

Toutes ces voix d'en-haut où ta pauvre existence
Cherchait une fausse clarté,
Où, ces voix gardèrent pour toujours le silence
Devant ma fauve majesté.

Aux rêves qui chantaient dans ton âme ravie,
Dis donc un éternel adieu ;
Car la mort a donné ces deux parts de ta vie,
Ton corps, au Ver, ton âme, à Dieu.

Et ton corps que je prends, aujourd'hui c'est ma fête,
Le jour de rétribution,
Car recevant enfin le prix de ma conquête,
J'en viens prendre possession.

LE MORT

Soumis comme un esclave à ta toute-puissance,
Pourquoi me frapes-tu, quand seul et sans défense
Je ne suis plus bon qu'à souffrir ?

Que t'avait fait l'oiseau, cette lyre qui chante
Un hymne doux et solennel ?
Que t'avait fait la fleur, la fleur frêle et charmante
Refletant les splendeurs du ciel ?

Pourtant tu les brisais dans ta course insensée
Comme un enfant brise un jouet,
Et tu foulais aux pieds la pauvre délaissée,
Sans lui donner même un regret.

Courbé par le malheur, isolé, sans défense,
Quand tu marchais silencieux
Et cherchais en p'éraut, pour calmer ta souffrance,
Un rayon d'espoir dans les cieux.

Que faisais-tu tes amis, tes amis de la terre,
Qu'autrefois nourrissant ta main ?
De leurs traits acérés augmentant ta misère,
Ils te frappaient de leur dédain.

En torturant ton corps moi le Ver, moi le Maître,
Ton corps qui fut mon ennemi,
En rendant au néant cette part de ton être,
O mort, je suis bien ton ami !

Car cette mort du mort, de cette chair fétrée
Que ton âme vient de quitter,
C'est le dernier rayon du soleil de la vie,
Puisque souffrir, c'est exister.

Mais ici du vieux mort la voix faible, indécise,
Se mit ; puis on le vit, frissonnant sous la brise,
Rajuster son lineuil déchiré par le vent ;
Sur sa main décharnée il appuya sa tête
Comme pour reposer sa pensée inquiète ;
Puis il reprit bientôt son récit émouvant.

Ils parlèrent encor les deux causeurs funèbres,
Ils parlèrent longtemps, et l'écho des ténèbres
Aux tombeaux apporta les notes de leur chant.
Mais bientôt cependant un solennel silence
Remplaca ce duo d'angoisse et de vengeance,
Puis le cri seul du Ver s'éleva triomphant,

Horrible fut ce cri. Se levant dans ma bière
Tous mes vers réveillés à ce cri de leur frère
Répondirent soudain en torturant ma chair,
Et de tous les tombeaux une clameur immense
De douleur et d'effroi, d'horreur et de souffrance,
S'éleva comme un chant qui monte de l'enfer.

Et le vieux mort se tut. Phébé, la reine pâle,
Illuminant le ciel de ses rayons d'opale,
Éclairait les trois morts de ses douces clartés ;
Le chemin Saint-Louis était désert et morne ;
Un corbeau noir perché sur le haut d'une borne
Sifflait les passants de ses cris attristés.

Montmorency roulant ses vagues mugissantes,
Les bruits mystérieux des forêts ondoyantes,
Semblaient le chant lointain d'une immense douleur ;
Et les chantes des bois cachés dans le feuillage
Avaient pour ce soir-là changé leur doux ramage
Pour ce cri fauve et dur qu'inspire la terreur.

Les trois morts s'en allaient continuant leur voie ;
Attiré par leur chair, seul, un oiseau de proie
Les suivait en cherchant l'instant de les saisir ;
Les arrêta soudain dans leur marche tremblante,
La voix du jeune mort s'éleva frémissante,
Faible comme un écho, triste comme un soupir :

Ce cadavre fétri, rebut de la nature,
Bonne infecte où le Ver trouve sa nourriture,
Ce mort auquel le Ver disait : je suis le Roi !
Ce foyer dégoûtant de honte et de misère,
Ce fauve enfant qui crut aux larmes de sa mère,
Compagnons du tombeau, ce cadavre, c'est moi !

OCTAVE CREMAZIE.

Québec, octobre 1862.
LA LIBERTÉ DES CULTES AUX ÉTATS-UNIS.
La commission des écoles de cette ville refuse
Des permis de travail dans les manufactures,
Aux enfants qui fréquentent les écoles catholiques.
Mets cela dans ta pipe, Baptiste,
Et fume en l'honneur de nos "glorieuses libertés."
—Protecteur Canadien, Fall River, Mass.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XXII

UNE DISTILLERIE CLANDESTINE

A l'époque où se passaient les événements que nous sommes en train de raconter, il y avait, sur la route de Charlesbourg, une singulière habitation.

C'était une vieille mesure tombant en ruine, lézardée sur toutes ses faces et laissant étroite une mousse verdâtre dans les interstices de ses pierres branlantes.

Cette maison de sinistre apparence avait dû appartenir autrefois à quelque riche bourgeois, à en juger par ses vastes dimensions et les vestiges d'élegance qui restaient de son architecture délabrée.

Mais ce qui contribuait, plus que tout le reste, à faire de cette vieille mesure un lieu de prédilection pour maître Satan et ses diabolins, c'était sa situation exceptionnelle.

La superstition populaire se disait que le sombre roi de l'abîme eût été là comme chez lui, au milieu des chouettes et des hiboux, à quelques pas d'un quartier célèbre en vols et en assassinats, non loin de la haute chaîne des Laurentides, où se trouvait probablement l'enfer.

Et les paysans, revenant du marché, qui passaient par là une fois la nuit tombée, faisaient prendre le grand trot à leur monture et se signaient formidablement, en face de la maison suspecte.

Même, plus d'un de ces braves Charlesbourgeois, que leur mauvaise étoile forçait à cheminer ainsi la nuit, affirmaient avoir vu d'étranges lumières danser derrière les carreaux crasseux de la mesure abandonnée, et entendu des cris encore plus étranges éveiller les échos d'alentour.

Il était donc évident que cette maison maudite était hantée, et servait de refuge à des légions de diabolins ou rupture de ban qui venaient y faire leur sabbat.

Il n'y avait, d'ailleurs, pour s'en convaincre, qu'à regarder, au beau milieu des nuits les plus noires, l'épaisse fumée phosphorescente qui s'échappait de la haute cheminée.

Le bois dont se chauffent les chrétiens ne fait pas une fumée comme celle-là, une fumée pointillée de tisons brûlants et sentant le soufre à plein nez.

Donc, la vieille maison était hantée ! Voyez-vous ça !... l'enfer ayant une succursale sur le bord d'une grande route, et aux portes d'une honnête ville, d'une respectable capitale !

Ah ! Québec pouvait bien contempler, tous les dix ou vingt ans, le spectacle d'un de ses quartiers les plus populeux flambant comme une manufacture d'allumettes !

Cependant, malgré toutes ces preuves plus convaincantes les unes que les autres, en dépit des hurlements sinistres et des lumières dansant comme des feux-follets, nonobstant même la fumée noirâtre pointillée de tisons ardents, nous devons à la vérité historique de dire que les bons habitants de Charlesbourg se trompaient, ... que la maison mystérieuse n'était pas hantée !

Où, si l'on tient à ce qu'elle le fût, ce n'était pas par des démons folâtres, mais bien par une vieille femme inoffensive, n'ayant pour toute compagnie qu'un grand chien fauve, un gros chat noir et un ... fils aux trois-quarts idiot.

Que faisait là ce quator disparaté ? Ah ! dame ! c'est précisément la question que se posait inutilement, depuis longtemps, les gens timorés et à l'imagination plus superstitieuse que rusée.

Ceux-là seuls—et ils étaient en petit nombre—qui auraient été à même de répondre, se gardaient bien de le faire. Une indiscretion de leur part eût pu les priver de l'avantage inappréciable de partager un secret important, et faire ouvrir les yeux à des autorités justement inflexibles.

Voici comment et pourquoi ... La mesure sinistre servait de quartier-général à un certain nombre de jeunes gens qui y avaient installé une distillerie clandestine de whisky, dans le but de frauder la douane et de boire à bon marché. La cave, haute et pavée, servait de laboratoire, et c'est là qu'était installé, sur un fourneau adossé à la cheminée, un alambic de gros ferblanc et le reste du matériel indispensable.

Il y avait bien aussi le chien et le chat, mais ces deux quadrupèdes n'étaient pas attachés directement à la distillerie. Tout au plus pouvait-on les considérer comme des comparses. Le premier veillait au salut commun, et le dernier gardait, d'une patte énergique, la matière première—les céréales—contre les rats et autres vermines de la même catégorie.

Le whisky de contrebande de cette distillerie au petit pied n'était certes pas de première qualité ; mais on y ajoutait divers ingrédients savants qui en relevaient le goût ; et, d'ailleurs, il coûtait si peu, grisait si bien et se fabriquait si vite, que les habitués n'avaient pas le droit de se montrer difficiles.

Depuis deux ans déjà, dans cette maison isolée sur la route de Charlesbourg, à deux pas de Québec, les céréales se transformaient ainsi en whisky, à la barbe des autorités du fisc, lorsque nous y pénétrons. C'est dans la soirée même où Gustave Després était transporté mourant chez le père Gaboury.

Il fait nuit. Les chouettes houloulent dans les lézardes de la muraille ; les grenouilles coassent au sein du marécage voisin ; le gros chat noir ronronne, accroché à la gouttière du toit, et le grand chien fauve, couché sur le perron de pierre de la mesure, fait semblant de dormir.

Entrons. Nous sommes dans une vaste salle où il n'y a pour tous meubles qu'une immense table de bois brut, flanquée de cinq ou six chaises boiteuses. Au fond de la pièce, dans un angle obscur, une gigantesque armoire s'adosse à la muraille, tandis que, tout près de là, se voit la porte entrouverte d'un cabinet noir.

Un feu de branches mortes flambe dans l'âtre d'une large cheminée, faisant mijouter à gros bouillons un pot-au-feu de lard salé. La maîtresse du logis est là, tout près, surveillant la cuisson du succulent souper qui se prépare.

C'est une femme d'un âge incertain, mais, à coup sûr, plus près du crépuscule de sa vie que de son aurore. Une sorte de résille emprisonne sa chevelure grise et permet à la figure anguleuse, heurtée, de se détacher en vigueur. ... La bonne femme culotte tranquillement un brûle-gueule, pendant que, d'un genou distrait, elle bat la mesure de ses pensées.

Cette estimable contrebandière répond au doux nom de la mère Friponne—une petite appellation d'amitié qui lui vient de ses pratiques. En face d'elle, et accoudé fantastiquement sur la grande table, se voit le digne rejeton de la mère Friponne. C'est un grand garçon d'un blond fadasse, efflanqué, boursoufflé, à l'œil atone, aux chairs flasques. Tout indique chez cet être dégradé l'abrutissement le plus complet.

A portée de sa main, sur la table, il y a une bouteille et une petite tasse de ferblanc. De temps à autre, le brave garçon se verse une rasade et l'avale—histoire d'apaiser sa faim, en attendant le souper qui retarde.

A un moment donné, la vieille retire son brûle-gueule de ses lèvres, arrête le mouvement cadacé de son genou, relève son nez pointu et apostrophe ainsi son aimable rejeton : "Ah ! ça, vilain garnement, vas-tu bientôt cesser de boire ? Tu es rendu à ton sixième verre depuis une demi-heure."

A laquelle apostrophe le vilain garnement répond d'une voix enrouée ; "C'est pour empêcher le gosier de me racornir. —Ivrogne ! bois de l'eau. —L'eau m'est contraire. —Voyez-vous ça !... monsieur qui a des délicatesses d'estomac ! —Vous dites vrai, la mère ; il n'y a que le whisky qui me désaltère. —Tu es brûlé, brûlé de la tignasse aux talons. —Hé ! c'est pour ça que je bois tant—pour jeter de l'eau sur le feu. —Tu n'es qu'une sale trogne, et tu me ruines. —Ah ! pour ça, non : le whisky coûte trop bon marché ici. —Bon marché... hum ! il ne faut pas trop le dire... les policemen ont le nez fin... —Bah ! je m'en moque, moi, de ces gens-là... et, pourvu que la grande chaudière ne crève pas... —Ce n'est pas ça qui est à craindre, car elle est en ferblanc double. Il y a autre chose qui me chiffonne. —Quoi donc, la mère ? —C'est que nos pratiques nous laissent. Voilà plus de deux jours que personne n'est venu, et, pourtant, ça fait le deuxième baril que nous faisons. —As pas peur, la mère... je les boirai, moi. —Ça nous rapportera un beau profit, vraiment. —C'est encore curieux, allez... —Tu es fou. —Fou, le Simon à la mère Friponne ?... Ah ! que non. Tenez, vous allez voir. Faisons un marché. —Radote tout seul et laisse-moi brasser ma fricassée."

Et la bonne femme se leva, pour se livrer toute entière à cette importante opération. Mais elle laissa bientôt tomber sa cuiller-à-pot, en entendant un bruit argentin auquel son oreille ne se trompait jamais.

Ce bruit était produit par la chute de plusieurs pièces de monnaie que Simon faisait trébucher sur la table. La mère Friponne ne fit qu'un saut de la cheminée à son fils. Sans plus d'explications, elle saisit le pauvre garçon à la gorge et, lui montrant le poing resté libre : "Brigand ! rugit-elle, tu m'as volée."

—Lâchez-moi! vous m'étouffez! râla Simon.
 —Non, je vas t'étrangler tout-à-fait.
 —Aie! ouf!
 —Fainéant! bourreau! assassin! rends-moi mes pauvres épargnes.
 —Aie! aie!! aie!!!
 Mon argent! mon argent!! mon argent!!!
 La lutte prenait des proportions épiques, et les doigts crochus de la mère Friponne étaient sur le point d'envoyer le malheureux Simon ad patres, lorsqu'un spasme suprême le dégagait.
 Son premier soin fut de mettre la table entre sa terrible mère et lui; son second, de pousser coup sur coup trois ou quatre soupirs de cachalot.
 Après quoi, il cria:
 "C'est à moi, cet argent-là; c'est le beau monsieur de l'autre jour qui vient de me le donner."
 —Tu mens! grogna Friponne.
 —Je mens!... Ah! mais vous m'y faites penser: il est à un arpent d'ici, sur la butte, qui m'attend, et moi qui l'avais oublié!
 Simon se précipitait vers la porte, mais l'incorruptible Friponne le happa au passage.
 "De quel monsieur veux-tu parler? demanda-t-elle d'une voix terrible."
 —De l'Américain.
 —Ah!
 —C'est la vérité, vrai; et, tenez, il est là qui m'attend... il va me battre, c'est sûr.
 —Pourquoi t'a-t-il donné cet argent?
 —Je l'ai rencontré il y a environ une demi-heure, dans le petit bois en arrière, comme je ramassais une brassée de branches sèches. Il avait une fille presque morte dans ses bras, et il m'a dit comme ça:
 "—Y a-t-il du monde chez vous?
 "—J'sais pas, que j'ai répondu.
 "—Vas-y voir, qu'il a repris; je vais t'attendre ici."
 "Et il m'a mis dans la main ces belles pièces blanches que je viens de vous montrer. Voyez, êtes-vous contente, à présent?... direz-vous encore que je vous vole?"
 Et Simon, radieux d'avoir établi son innocence, oubliant de nouveau sa commission et se dressa majestueusement devant sa mère.
 Mais celle-ci ne le laissa pas jubiler longtemps.
 —Imbécile! cria-t-elle, triple fou! tu ne vois donc pas que cet homme t'attend pour entrer ici et qu'il doit être furieux.
 —Tiens, c'est pourtant vrai!
 —Cours vite lui dire qu'il n'y a personne et qu'il peut venir sans crainte."
 Et la vieille poussa rudement son fils au dehors, pendant qu'elle grommelait entre ses dents:
 "Une si bonne paye! un Américain bourré d'or et qui m'a promis cent belles piastres, le faire attendre!"
 Cinq minutes plus tard, Simon rentrait, suivi d'un homme bien mis, qui tenait dans ses bras une jeune fille exténuée...
 Cet homme était Lapière; la jeune fille, Louise Gaboury.
 —Bonsoir, la mère, dit l'homme; vous pouvez vous vanter d'avoir pour fils un fier imbécile: il m'a laissé me morfondre à la porte pendant près d'une heure, sans nécessité... Mais c'est égal; puisque me voilà arrivé sans encombre, je lui pardonne. Avez-vous une chambre pour cette femme?
 —J'en ai plusieurs, répondit la mère Friponne, mais il y en a de plus mignonnes les unes que les autres.
 —Je veux la meilleure et, surtout, la plus éloignée d'ici.
 —Alors, c'est la chambre du nord—un vrai nid d'hirondelle pour la tenue.
 —Cette chambre ferme-t-elle à clé?
 —Il y a un solide verrou en dehors: ça vaut mieux.
 —Très-bien. Et les fenêtres?
 —Une seule, et encore, on peut l'assujettir en dehors avec des clous.
 —Je vous loue cette chambre, mais à une condition: vous y garderez cette jeune fille prisonnière jusqu'à nouvel ordre—pendant trois ou quatre jours au plus; vous la traiterez convenablement et ne la laisserez manquer de rien; en outre, il ne faut pas que personne sache qu'elle est ici, et que vous veilliez attentivement à ce qu'elle ne s'échappe pas...
 —Ah! pour ça, j'en réponds, interrompit la mère Friponne.
 —Bien. A ces conditions-là, je vous donnerai cinquante piastres le jour où je viendrai rendre la liberté à cette jeune fille. En attendant, voici dix billets de cinq pour vous mettre à même de bien soigner ma protégée. Ça vous va-t-il?
 —Si ça me va!... c'est-à-dire que la charmante poulette sera tellement bien chez la mère Friponne, qu'elle n'en voudra plus partir et que vous serez obligé de l'emmener de force."
 Et la vieille, après cette boutade un peu prétentieuse, engouffra dans sa poche les précieux billets de l'Américain et se mit en devoir d'installer Louise dans la fameuse chambre du nord.
 La chose se fit en peu de temps, car les prières et les larmes de la pauvre fille ne retardèrent pas d'une minute son emprisonnement. La mère Friponne avait les fibres du cœur furieusement coriaces, et elle en avait vu d'autres que ça sans s'émouvoir.
 Quand tout fut terminé et que les verrous furent scrupuleusement poussés en travers des ais de la porte, la fabricante de whisky en contrebande retourna à la cuisine, où l'attendait stoïquement Lapière.
 "Ça y est, dit-elle. La petite a bien fait quelques difficultés, mais la mère Friponne a

encore la poigne solide, et tout s'est passé comme sur des roulettes.
 —C'est bien," répondit distraitemment Lapière.
 Et il ajouta d'une voix sourde:
 "Celle-là, du moins, ne viendra pas se jeter dans mes jambes lors de la signature du contrat. Quant à l'autre..."
 Il n'acheva pas sa pensée, mais réfléchit quelques secondes et demanda:
 "Votre cave est-elle sûre?"
 —Que voulez-vous dire? balbutia la bonne femme, songant à sa petite industrie.
 —Oh! rassurez-vous, reprit le questionneur, je n'ai aucunement l'intention d'aller vous dénoncer aux agents du fisc. Faites le négoce qu'il vous plaira de faire; je n'ai rien à y voir. Vous savez ce que je vous ai dit il y a deux jours: chacun gagne sa vie comme il peut, et il n'y a que les sois qui crèvent de faim. La contrebande n'est une faute que lorsqu'on se fait prendre. C'est ma morale à moi.
 —Et la mienne aussi, ne put s'empêcher d'ajouter la vieille.
 —C'est la bonne, reprit Lapière. Distillez donc en paix et ne craignez rien de moi, si vous me servez bien. Mais répondez à ma question:
 "—Votre cave est-elle sûre?"
 —Dame! je crois bien! répondit Friponne, en se gourmant... des murs de deux pieds d'épaisseur, la porte condamnée, les soupiraux défendus par des barreaux de fer gros comme mon poignet!...
 —Ah! ah!... De sorte qu'un homme qui serait enfermé là n'en sortirait qu'avec votre permission?
 —Pour ça, oui.
 —En ce cas, la mère, préparez-vous à gagner encore une petite centaine de piastres et à recevoir un nouveau pensionnaire. Je vous l'enverrai probablement lundi dans la nuit. Il est un peu turbulent, mais les deux gaillards qui l'emmèneront ici vous aideront à le calmer... D'ailleurs, vous ne le garderez pas longtemps."
 La mère Friponne était éblouie.
 "Ah! mon bon monsieur, s'écria-t-elle, quel fier homme vous faites et je vous remercie donc!... Deux cents piastres! mais c'est une petite fortune!"
 —Il s'agit de la gagner loyalement, répliqua Lapière, se disposant à partir.
 —N'ayez souci; vos pensionnaires sortiront plutôt de l'enfer que de chez la mère Friponne.
 —C'est ce que nous verrons. Je reviendrai demain. Au revoir."
 Et Lapière partit, se dirigeant rapidement vers Québec, tout en grommelant:
 "Ah! mon petit Després, il paraît que je t'ai manqué; mais j'ai bien peur que, tout de même, tu ne puisses apporter à Mlle Privat les preuves que tu lui as promises..."
 Quant à la vieille et à son fils Simon, ils se mirent tranquillement à table, comme d'honnêtes travailleurs qui ont fait une bonne journée.
 VINCESLAS-EUGÈNE DICK.
 (A continuer.)

—Le prince de Galles a chargé lord Lyons de communiquer au duc De Cazes son intention d'envoyer à l'exposition de Paris, en 1878, la belle collection d'objets précieux et intéressants qu'il a rapportés de l'Inde. Cette collection, qui, jusqu'à présent, a été exposée au musée de South-Kensington, en sera retirée le dernier jour de ce mois et transférée pour dix ou douze semaines au musée populaire de Bethnal-Green, dans le district pauvre et laborieux de l'est de Londres

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCE
 Aux Trois-Rivières, le 8 du courant, la dame de N. Marchand, organiste, un fils.

RECOMPENSE
 L'on désire savoir, au bureau de L'Opinion Publique 7 rue Bleury, où demeure actuellement Nazaire Alarie alias Allaire, qui était au No. 53, rue Sanguinet, en avril dernier. Une récompense sera donnée pour des informations correctes.

A. BEAUCHEMIN & CIE
 FABRICANTS DE
Moulins à Battre
 304 1/2 — RUE CRAIG — 304 1/2
 Reçoivent beaucoup leurs nombreuses pratiques de leur libéral encouragement, et désirent les informer qu'ils ont transporté leur boutique de moulins à battre, à faucher et à rateler au No. 304 1/2, rue Craig, en face du marché des animaux, où ils continueront d'exécuter avec exactitude les mêmes patrons que ceux de M. Page. 7-30-13-41

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY
DEVINS' WORM PASTILLES.
 The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults
 Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adults
PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS.
 APPROUVEES PAR LA FACULTE MEDICALE
 On enverra une boîte par la poste à aucune adresse dans le Canada, en recevant 25 cents. DEVINS & BOLTON, Pharmaciens, Montréal.

La Compagnie d'Assurance Mutuelle contre le Feu du Comté d'Hochelaga,
 No. 194, RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

OFFICIERS:
 WILLIAM RUTHERFORD, PRÉSIDENT. | JAMES GRANT, DIRECTEUR-GÉRANT.
 DIRECTEURS:
 J. K. WARD, Maire de Notre-Dame de Grâce.
 MICHEL LEFEBVRE, Maire du Coteau St. Louis.
 JOHN McMILLAN, Marchand et Raffineur d'Huile.
 WILLIAM RUTHERFORD, Marchand de Bois, etc.
 JAMES GRANT, Côte des Neiges.
 Banquiers—LA BANQUE CONSOLIDÉE

Avocats—MM. CROSS, LUNN & DAVIDSON, C. R.
 Secrétaire et Trésorier—JAMES GRANT.

Assurance Contre le Feu, de toute description, pourvu que ce ne soit pas sur des Risques spécialement hasardeux, entreprise à des conditions Équitables. 7-42-4-64

Améliorations et Agrandissement.
 LES AFFAIRES QUE LA MAISON
A. PILON & CIE.

a faites cette année ont été tellement considérables, grâce aux BAS PRIX fabuleux auxquels elle vend toujours ses marchandises, et ses pratiques ayant tellement augmenté, qu'elle s'est vue dans la nécessité d'agrandir son magasin de moitié et augmenter le nombre de ses commis en conséquence.
 Maintenant, le magasin comprend 4 immenses étages pouvant aisément contenir 500 acheteurs.
 Plus d'encombrement et de fureur à redouter.
 Les pratiques peuvent maintenant être certaines d'être servies avec promptitude.
 Il y a 100 commis et modistes dans la maison.
 Le stock est le plus considérable et le mieux assorti de Montréal.
 Nous sommes décidés de faire le plus grand commerce de toute la Province.
 Nous avons en mains \$300,000 de Marchandises que nous jetons sur le marché à des bas prix qui ne se sont jamais vus. Nous voulons qu'il soit dit par tout le monde, qu'en effet nous donnons toutes nos marchandises.
 Une visite à notre magasin convaincra le plus incrédule que nous disons la vérité et que nous vendons réellement à bien meilleur marché que tout autre marchand de Montréal.
 Nous tenons le vrai magasin des familles.
 Toutes les pratiques peuvent être certaines de trouver à notre établissement tout ce qu'elles ont besoin en fait de

COTONNADES, LAINAGES,
Tweeds, Draps, Articles de Fantaisie,
CHAPEAUX, ROBES,
Manteaux et Hardes Faites,
 à des prix bien plus bas que ceux qui font tant de train avec leurs stocks de banqueroute.

Nous avons 20 Modistes pour les Chapeaux, 15 Modistes pour Robes et Manteaux, 2 Tailleurs de première classe, dans la maison, et 15 Couturières en dehors travaillant continuellement pour les ordres.
 Nous pouvons maintenant nous vanter d'avoir le plus grand magasin de la ville, le mieux assorti, ayant la meilleure administration possible et offrant les plus grands avantages à toutes les classes d'acheteurs.

A. PILON & CIE.
 615, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL
 A l'Enseigne de la Boule Verte.

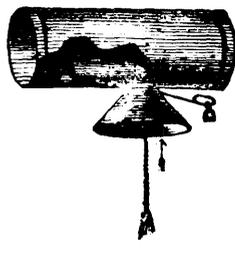
A. PILON.
 JOS. R. DUCHESNEAU. 7-37-52-57

INFIRMERIE DE CHEVAUX.
 H. AUDRAIN, MÉDECIN VÉTÉRINAIRE

approuvé, ex-élève de l'École Impériale de Gd. Jouan (France), ayant été trois années honoré de la confiance des habitants distingués de St. Hyacinthe, prévient le public que, par suite de l'incendie de St. Hyacinthe, il est venu s'installer à Montréal. Il traite les maladies de l'organisme chez tous les animaux domestiques:
Chevaux, Bœufs, Vaches, Moutons, Chèvres, Pores, Chiens, Chats et Volailles.

Son Office et son Infirmerie sont situés au coin des rues DORCHESTER et JACQUES-CARTIER, No. 2354.
 On peut le consulter jour et nuit. 7-44-3-66.

VENTILATEUR BREVETÉ DE GEO. YON FERBLANTIER ET PLOMBIER



Approuvé par les hommes de science et de l'art, la portée de toutes les bourses

LISTE DE PRIX
 Aspireur pour tuyaux de plûle, suffisant pour élever les pièces où passent les tuyaux... \$1.50
 Aspireur pour poêles de passage... \$3.00
 Aspireur pour poêles de cuisine... \$4.00
 Appareil complet de ventilation consistant en tubes métalliques posés dans les plafonds, pour appartements de 4 ou 5 pièces dans les maisons ordinaires à Montréal... \$50 à \$65

EN VENTE AU No. 241, RUE ST. LAURENT, MONTREAL.
 U: ESCOMPTÉ LIBÉRAL EST ALLUÉ AU COMMERCE.

\$225. PIANOS FOUR \$225.
 Neufs—pleinement garantis. Octaves,—toutes les Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique.—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—LICESTER, BUSTIERE & CIE, Fabricants de Pianos, No. 270, Rue Lamontagne Montréal. 7-1-48

ON DEMANDE
 Une bonne COUTURIÈRE, munie de recommandations, et qui veut s'engager au mois dans une famille. S'adresser au numéro 92, Rue du Champ-de-Mars.

CHROMOS GRANDS et PETITS. Vingt Chromos magnifiques Cartes d'Affaires, douze échantillons pour 25 cts. Catalogue superbement illustré, gratis. Adressez: W. H. HOPE, 26, rue Bleury, Montréal. Quartier-général de Chromos américains et étrangers.

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE
 Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dis-sentérie, Dentition douloureuse, etc.

Ellixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMEY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Pityriasis, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Régénérateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralyse, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Désordres Mentaux, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritation de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Poumons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurent pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasures, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR
LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,
 (LIMITÉE.) MONTREAL.
 7-15-52-2

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DERRAATS